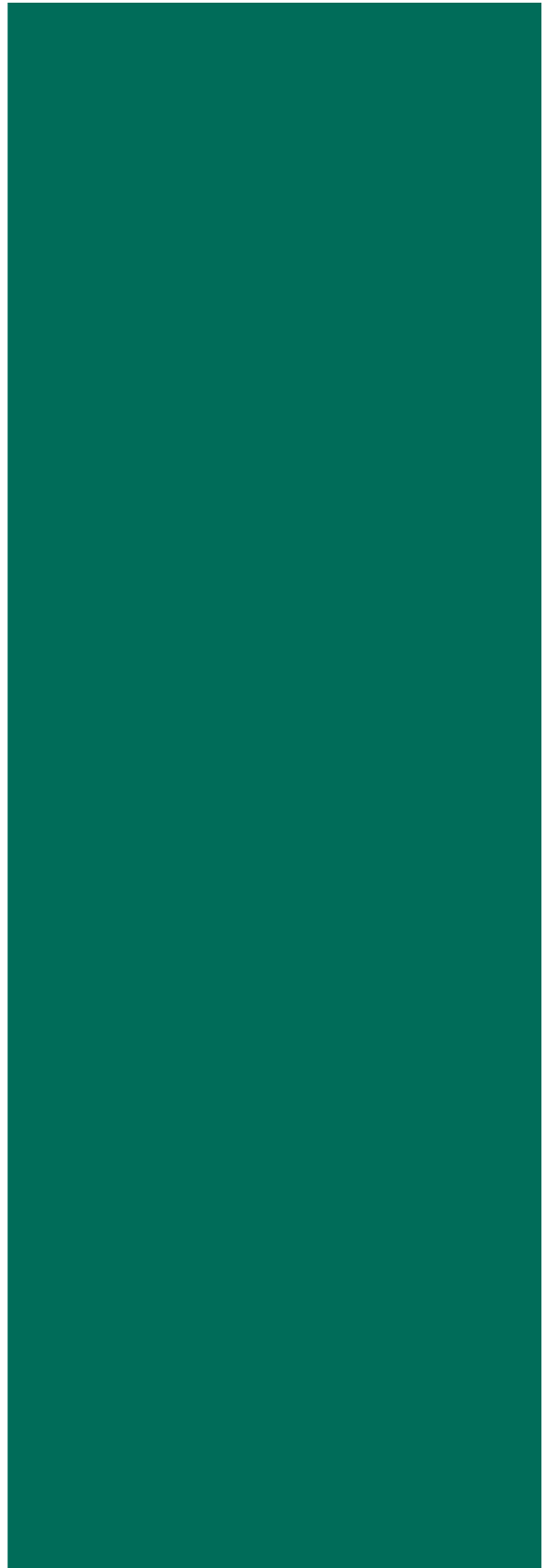


LA CINÉMATHEQUE FRANÇAISE

**Bourses**  
**Jean-Baptiste**  
**SIEGEL**



# JEAN-BAPTISTE SIEGEL

1984 - 2006



*« L'inaccompli bourdonne d'essentiel »  
René Char*

# SOMMAIRE

Avant-propos .....	p. 5
Portraits .....	p. 6
Réflexions .....	p.16
Projets .....	p.29
Critiques .....	p.34

## AVANT-PROPOS

**L**a Cinémathèque française met en place une nouvelle initiative : l'attribution de deux bourses annuelles à des étudiants ou chercheurs désireux de travailler sur des sujets ou des thèmes de l'histoire du cinéma en relation avec nos riches collections.

Cette initiative, nous la devons à des donateurs privés.

C'est en mémoire de leur fils disparu, Jean-Baptiste, jeune cinéphile qui se destinait à des études de cinéma, que M. et M<sup>me</sup> Siegel ont souhaité faire un don à la Cinémathèque française, institution en charge de la mémoire du cinéma.

Ensemble, nous avons eu l'idée de créer ces bourses portant le nom de **Jean-Baptiste Siegel**, permettant d'aider et d'encourager dans leurs études de jeunes cinéphiles et historiens du cinéma.

Jean-Baptiste Siegel écrivait sur les films qu'il aimait. Cet exercice avait pour lui une importance vitale ; il faisait lire ses écrits à ses proches, cela enrichissait son dialogue avec eux, nourrissait sa propre vision du cinéma. À lire ses critiques, on a le sentiment que tout lui était ouvert. Écrire sur des films, faire des films, écrire des films...

Cette initiative revêt une grande importance à nos yeux. Elle vient accompagner la Cinémathèque dans sa volonté de devenir un véritable centre de recherche sur l'histoire du cinéma, sous ses formes les plus diverses : histoire des techniques, histoire économique ou encore esthétique. Le rapprochement des collections films et « non film », à la suite de la récente fusion de la Cinémathèque et de la BIFI, offre de nouvelles opportunités aux historiens et aux chercheurs, en leur permettant d'approfondir leurs études, documents à l'appui.

La poursuite de l'enrichissement de nos collections est également un élément essentiel de notre développement.

C'est avec beaucoup d'émotion que je tiens à remercier, au nom de la Cinémathèque française, M. et M<sup>me</sup> Siegel pour l'aide généreuse qui nous a permis la mise en place des « bourses Jean-Baptiste Siegel ».

*Serge Toubiana,  
directeur général*

# LES BOURSES JEAN-BAPTISTE SIEGEL

**P**articiper au développement des études historiques sur le cinéma a toujours été l'une des ambitions, l'une des missions, de la Cinémathèque française. A cet effet, Henri Langlois avait créé une commission de recherches historiques qui fonctionna de 1943 au début des années 60. Les archives de cette commission sont conservées et consultables à la Bibliothèque du film.

En 2007, avec la création d'une direction du patrimoine au sein de la Cinémathèque française, la nécessité de réactiver la recherche historique sur le cinéma à partir des importantes collections films et non-film de la Cinémathèque est apparue comme une évidence. La décision a été prise de reformer une Commission de recherches historiques, associant universitaires, professionnels du cinéma, jeunes chercheurs et membres de la direction du patrimoine. Un conseil scientifique a été créé, sous la présidence du professeur Jean-Loup Bourget. Dans le même temps, un Conservatoire des techniques cinématographiques était mis en place, pour enrichir, conserver, valoriser les importantes collections techniques de la Cinémathèque et favoriser la recherche sur l'histoire des techniques cinématographiques. Un programme de conférences a débuté en janvier 2008.

Grâce à la générosité de la famille de Jean-Baptiste Siegel, la Cinémathèque française a pu compléter ce dispositif en créant deux bourses annuelles pour soutenir de jeunes chercheurs en histoire du cinéma désireux de travailler sur nos collections. Le premier appel à chercheurs a été lancé en mai 2008, pour l'année universitaire 2008-2009. Deux lauréats ont été sélectionnés parmi les quinze candidats avec le statut de chercheurs invités et se sont vu attribuer les bourses Jean-Baptiste Siegel. Quatre autres jeunes bénéficient d'une aide matérielle de la Cinémathèque et du statut de chercheur associé.

Ils seront encadrés par des responsables de la Cinémathèque française tout au long de leur parcours au sein de nos collections. Un nouvel appel à chercheurs sera lancé tous les ans au printemps.

Ainsi, grâce à la famille Siegel, la Cinémathèque remet au premier plan l'une de ses missions traditionnelles : être un lieu d'accueil et de dialogue entre les métiers de la recherche, du cinéma et de la conservation patrimoniale. Que Monsieur et Madame Siegel trouvent ici l'expression de notre profonde reconnaissance.

*Joël Daire*  
*directeur délégué du patrimoine*

*Laurent Mannoni*  
*directeur scientifique du patrimoine*

## PORTRAITS



## JEAN-BAPTISTE

« Ce que nous demandons au cinéma, c'est l'impossible, c'est l'inattendu, le rêve, la surprise, le lyrisme qui effacent les bassesses dans les âmes et les précipitent enthousiastes aux barricades et dans les aventures ; ce que nous demandons au cinéma, c'est ce que l'amour et la vie nous refusent, c'est le mystère, c'est le miracle\*. » Le livre se referme, privant de sa lumière le visage rêveur de l'adolescent. La voix de Desnos s'éteint dans le bruissement des pages emprisonnées et laisse place à la voix traînante de Jean-Baptiste. Ses yeux bruns fixent le vide, à la recherche de mots pour matérialiser sa passion.

Ce que je demande au cinéma... Le jeune homme est tel un acteur débutant, dont l'enthousiasme timide peine à ressortir : son discours est laborieux. Des vagues de sentiments s'écrasent contre les rochers de son hésitation. Les idées en ressortent flétries, affaiblies, pâles reflets des pensées l'agitant. Les lacs bruns de ses yeux se troublent, volcans prêts à laisser ressurgir la lave des émotions. Mais les mots s'envolent dès qu'il les serre de trop près ou ne sont que faibles euphémismes de cet amour qui le dévore. Ce que je demande au cinéma... Ce que j'aime dans celui qu'on nomme, à juste titre, le septième art...

Mais comment emprisonner dans le Verbe une passion insensée ? Retracer par des mots cette excitation qui survient alors que les lumières s'éteignent dans la salle : une nouvelle nuit commence alors, étoilée de sourires rêveurs. L'homme redevenu enfant savoure la lente naissance de l'écran, contemple la neige fleurissant petit à petit d'images féeriques, nouveau Thomas le Rimeur enchaîné à une Titiana moderne pour un bouquet d'heures. Oh, comment décrire cet engourdissement du corps et ce soudain bouillonnement de l'esprit et des sens ? Cette chute brutale dans l'imaginaire de l'Autre, le cœur entraîné dans le vertige de la musique, dans une totale adhésion avec les acteurs se mouvant dans ce tableau animé : les larmes qui vous envahissent à la mort de l'un d'eux, et la colère face au traître, une colère doublée d'impuissance. Oh, ressentir pour ces héros de la tendresse, de la joie, de la peine ; sangloter et rire avec ces hommes fantoches et les regretter, comme on pleure un ami, quand le générique de fin se présente ! Comment vous décrire alors le retour à la réalité et à ses lumières criardes, et la joie qui illumine les yeux engourdis, pleins encore de cette poussière de fée distillée par le réalisa-



teur ? Raconter le coton qui envahit vos jambes à la sortie de la salle, décrire les battements d'un cœur impressionné, les troubles de l'âme recréant à plaisir les scènes du film. Dire cette euphorie qui vous étreint, alors que vous murmurez à voix basse quelque réplique ; chuchoter honteusement les rêves d'actrices hantant vos nuits de leur douceur. Oser parler de toutes ces heures, oscillant entre rêves et réalité, où l'on joue à imiter les gestes du héros ou du méchant, campé devant un miroir, avec un drap pour tout costume et l'imagination pour seule scène...

Une flamme de folle passion danse dans ses yeux, et tente de brûler un voile de retenue pour s'épanouir dans son regard. Peu à peu sa langue se délit, perd de sa pesanteur ; Jean-Baptiste apprivoise les mots, les fait danser dans un chant d'allégresse. Son visage, rayonnant de joie, touche à la perfection ; ses yeux se perdent dans l'infini du rêve, et irradient la beauté de son monde intérieur, de son âme emplie d'images et de verbes colorés.

« Oui, dit-il avec ferveur, oui, nous demandons au cinéma le miracle, le mystère ! Et plus encore, nous lui demandons l'Ivresse : l'ivresse des paysages de l'Ailleurs, celle d'un voyage vers des terres familières mais de nouveau étincelantes. Nous lui demandons l'euphorie d'un futur lumineux, la reconstitution d'un passé brillant, ou encore un présent merveilleux, transfiguré, une évasion de quelques heures, loin du tracas de la vie quotidienne. Il nous faut des phrases dont les intonations passionnées seront éternisées, sans cesse répétées, et avec la même fougue. Nous avons trouvé notre navette vers l'Utopie, notre porte vers Faerie ; un nouveau conte aux personnages animés, propres à émerveiller l'enfant qui est en nous. Il nous faut ce retour à la passivité du tout-petit prêt à se coucher, qui attend une histoire pour mieux rêver ! Oui, il nous faut le rêve, l'aventure, le film pour nous évader, pour rendre à notre âme son allégresse, sa pureté. »

« Et il nous faut ces aventures, ces actes de bravoure, cet humour, cette danse des répliques pour oublier la vie, puis lui rendre sa part de beauté... Il nous faut, pour plus tard, des exemples à imiter, des héros à pleurer. Il faut qu'il ressuscite les mythes oubliés pour mieux nous transporter : revoir Arthur, Geneviève, Lancelot et leurs doubles souffrir une dernière fois d'un amour impossible, connaître d'autres chevaliers, approcher de près l'essence fay... Explorer les galaxies lointaines et les lointains passés, admirer d'autres lunes agitées. Oui, il nous faut un théâtre aux performances sublimes ! Car ce que nous demandons au cinéma, plus que tout, c'est le retour en notre jardin le plus secret : celui des émo-

tions. Il nous faut rire, pleurer, crier ; il nous faut la peur, le doute, la joie. Des plus profondes souffrances aux plus grandes espérances, le cinéma doit nous permettre de repeindre la palette de nos sentiments, lui redonner sa vivacité d'autrefois. Nous demandons à l'art de communiquer sa grandeur aux sensations qui nous animent. Nous voulons une nouvelle école du plaisir... Un vol insensé dans les sphères des émotions, un réalisateur poète, un auteur voyant ! »

« Oui, ce que je demande au cinéma, c'est le temps d'évasion d'un autre regard, plus émerveillé et peut-être plus sage. Il lui suffit pour cela de colorer ma vie du vert d'Amélie, et la faire résonner de son rire. De m'offrir une seconde nuit propre à forger les plus beaux mystères... »

Derrière Jean-Baptiste, la porte grince. Un souffle de rêve passe dans la pièce et le fait frissonner, toute tirade interrompue. Son souffle s'apaise petit à petit, et la petite étincelle de passion qui, jusqu'alors, illuminait le visage du jeune homme se réfugie dans son infini intérieur. Jean-Baptiste baisse la tête, presque effrayé de cette crise d'enthousiasme effréné. Son regard virevolte, papillon enflammé, de ses revues de cinéma à sa vidéothèque. Pour s'arrêter sur une affiche au fond vert, la couleur de la magie. Accrochée au mur, une jeune femme vêtue de rouge cligne de l'œil malicieusement.

Pour le Jean-Baptiste en question, en espérant avoir apprivoisé du mieux possible la flamme folle dansant dans tes yeux de cinéphile... et en souvenir d'après-midi inoubliables.

Je t'ai écrit cette nouvelle au rythme de Yann Tiersen et de « ta » fabuleuse Amélie.

*Julie Proust Tanguy*

*13 juillet 2001, in « Petits portraits »*

\* *Mystère du cinéma*, Robert Desnos, in *Œuvres*, Gallimard.

*Julie Proust est devenue, grâce à Eyes Wide Shut, la grande « confidente artistique » de Jean-Baptiste ; c'était aussi l'une de ses amies les plus proches.*

Cher Shin Chan\*

Une ou deux courtes séquences d'un film, pour toi, pour tes parents, pour tous ceux qui t'aimaient et qui t'aiment autrement, puisque désormais tu es aussi une partie d'eux, mais pas seulement.

Tout ce qui y est relaté n'est pas exact, certaines choses le sont, mais qu'importe, puisque tout ce qui y est relaté est vrai.

La belle lettre au moment de tes funérailles ou juste avant... franchement, ça ne me va pas trop. Je voudrais surtout savoir un peu pourquoi ta vie s'est close, ou à ce point ouverte, au choix. Je ne me voyais pas te demander ça quand tu n'allais pas trop mal, par exemple lorsque nous sirotions ensemble thé et café rue Saint-André-des-Arts, près de l'Action Christine, avant d'aller rire de bon cœur en voyant *L'Extravagant Mister Ruggles*, que j'ai redécouvert avec toi parmi d'autres films parfois excellents, parfois nettement moins bons. J'aurais dû provoquer la discussion. D'ailleurs, tu te souviens ?...

- ...Tu as une carrément belle cravate ! je ne t'ai jamais vu avec !
- Je déteste, mais je l'ai empruntée à mon père parce que je voulais te parler de ma mort.
- Ça te ressemble pas mal, deux idées en une.
- J'espère bien ! J'ai toute une vie devant moi, je veux réaliser des films que j'ai dans la tête, et je risque de mourir. Il y a tout de même quelque chose qui cloche, non ?
- C'est la cloche, ou ce sont les oiseaux qui chantent trop.
- C'est drôle ?
- Non, pas vraiment, mais je pense à Cassavetes serrant dans ses bras son ami Mike Lally étendu mort dans son cercueil, et le félicitant pour le choix de sa cravate.
- Moi j'aime Cassavetes comme toi, mais je t'ai dit que je déteste les cravates. Donc j'aimerais ne pas avoir à en choisir une pour mon enterrement, tu comprends ?
- Il faut être touché par la grâce ou bien rassasié de jours pour ne pas craindre de mourir.
- Ça m'angoisse tellement, ce n'est pas de chance...

... Nous aurions parlé de la vie longue et de la vie brève. De l'injustice et du

monde terrible. Du bonheur et de la fin... Nous aurions parlé de la manière dont l'espace devient aussi grand que l'univers, que tous les films envisageables ou impossibles, et non pas aussi petit qu'un cercueil, de toute façon complètement inconfortable, lorsque la mort fait irruption dans le paysage de nos vies.

Je t'ai dit quelque chose du genre : « Tu peux être sûr d'une chose, mon grand : film réalisé ou dans ta tête, si tu meurs tout le monde va te suivre, sinon, ça sera long, tout le monde précédera ! » Et tu m'as répondu : « Mourir avec une vie réalisée ou non, tu trouves que c'est pareil ? »

Alors je crois bien que je t'ai parlé d'une vie entrevue en nos regards, nos instants, nos gestes, la vie promise - que là était pour nous le plus important.

- Promise ? as-tu demandé...

... Je me souviens de la manière dont la discussion a eu lieu. Je me souviens t'avoir dit : « Cette vie-là, ma petite pomme te la promet. Quoi que la vie ou la mort te réserve, tu n'auras pas besoin de cravate. »

Je me souviens parfaitement de ton doigt passé entre le col et la cravate pour la défaire, avoir remarqué à quel point tu avais de belles mains. Je me souviens de ton regard qui me rappela si vite celui dans le jardin, à Vauhallaan, où tu regardais, assis sur une chaise longue, longuement le ciel. Il avait tant ému Catherine qu'elle avait voulu te prendre en photo mais, comme elle me le dit après, n'osa pas.

Je me souviens t'avoir dit cela et alors de ton sourire...

Jean-Paul Pilotaz

Texte lu à la messe d'enterrement de Jean-Baptiste,  
le 10 janvier 2006

Jean-Paul Pilotaz a été professeur de Jean-Baptiste ; ils sont devenus, grâce à Kubrick, amis

\* Shin Ichi (« le premier par la foi ») est le prénom japonais de Jean-Baptiste, Shin Chan en est le diminutif affectueux.

## Pour Jean-Baptiste

Calmes. Les petits matins étaient toujours comme ça. Tu ne parlais pas. Un regard, et cela suffisait amplement. Aimé ou détesté ? Les deux se distribuaient, équitablement. Parfois l'un, parfois l'autre. Fin connaisseur de la futilité et grand promoteur d'arrière-mondes, tu avais toujours quelque chose à redire ! Pourtant, accrochés à notre palmarès, bien des nanars réclamaient sans doute moins de magnanimité. Qu'importe, un scénario à réécrire, un symbole à dévoiler, un dialogue à compléter, tout y passait. La politesse de la discrétion, et les envolées biscornues cohabitaient dans ces petits exercices de connivence critique.

Le potentiel illimité du navet rarement mésestimé, les chefs-d'œuvre jamais épargnés, tout était rééquilibré. Et les discussions s'éternisaient. Le plaisir de la dispute et les délices de l'interprétation, pour faire durer, encore un peu, le film. Car nous étions rarement d'accord. C'en était presque une loi physique. J'ai aimé, tu n'as pas apprécié, tu as adoré, ah, ça non, je me suis emmerdé... Il y eut quand même quelques frôlements, quelques esquisses de rapprochement. Et même, une fois seulement, une communion, dans la lueur tremblante des flammes, celles de la chambre verte. Un film d'une rare beauté. Un film que nous n'avions pas vu ensemble, mais dans lequel nous nous sommes retrouvés. Le dernier dont nous ayons parlé.

Pas de veine ! Mais c'est la règle du jeu. Demain, il fera nuit, encore. Et aux heures d'or, nous ne serions sûrement pas d'accord. On ne peut pas y échapper. C'est comme la gravité. Mais nous parlons, toujours, un fil à la patte, et la tête dans les étoiles. Pour faire durer le film.

Mathieu Glaumaud\*

Plein jour dans la salle. Un œil désabusé répond à mon sourire amusé. La sentence : « mauvais raccord ». Histoire sans fin. Notre péril jeune à nous, nos grandes bouffes piment et Tabasco, nos mélodrames romantiques sans Monica, sans Lucy, sans Kirsten. Au piano, De Niro fait du Monty Python, la grande classe, façon Max Pécas. Et un gros paquet de tickets pour la boîte en fer. Et un gros paquet de sourires amusés. Et maintenant, une chaise vide. Director's cut. Un grand salut au Général, mes yeux sont les tiens.

Laurent Deflandre\*

On se retrouve à Odéon ou à Bercy, peu importe. Ce qui compte, c'est ce qu'on va voir. Puis café, fast-food ou RER. Mais, toujours, le cinéma nous suit, tu en parles, enflammé, cynique ou agacé, et je t'écoute, je te réponds. Tes yeux brillent et nous rions de tous les navets du monde. Ce rituel, chaque semaine, chaque jour presque, ce n'était pas du cinéma. Ces conversations tissaient un film bien plus important, celui de notre amitié. Mais la pellicule s'est cassée et les salles trop obscures sont nostalgiques. Chacune d'entre elles porte une trace de toi, de ton rire, de ta vie. Aujourd'hui, je t'y retrouve et le film continue, entre toi et moi, sans que personne dans la salle ne s'en aperçoive. Il nous arrive même de dialoguer, et alors, le temps d'une séance, ton absence est moins pesante et je retrouve la magie du 7<sup>e</sup> art que je croyais disparue. Aujourd'hui je sais que plus jamais je n'irai au cinéma sans toi.

Éric Perocheau\*

\*Mathieu, Laurent et Éric ont été des amis très proches de Jean-Baptiste en classes préparatoires.

## À Jean-Baptiste, qui nous a précédés

C'était sans doute vers la fin du mois de novembre, à l'automne finissant, ce coup de téléphone de ta mère : « C'est un garçon, nous l'avons appelé Jean-Baptiste, Shin itchi. »

Je te pris pour la première fois dans mes bras quelques semaines plus tard ; tu devais avoir un peu plus de deux mois et une nouvelle année commençait, la première de ta vie.

Je pensai alors à la tâche qui t'attendait, à la mission que nous impose notre naissance : tu réunissais en toi l'Europe et la plus lointaine Asie ; qu'allais-tu faire de cette chance ?

Quelque temps plus tard, tu vins chez nous. Quel âge avais-tu alors : quatre mois, cinq mois ? Ta mère te donnait le sein, attentive et inquiète. Je me rappelle encore son regard.

Tu avais sept ans, me semble-t-il, quand je pus prendre la mesure de ton intelligence, pour ma plus grande confusion.

Bien sottement j'avais dit, lors d'une réunion familiale, ne pas aimer le cinéma ; j'avais oublié que tu écoutais, toi dont je connaissais pourtant le si précoce amour pour cet art.

Tu eus l'air accablé, et même peiné, devant la légèreté de mon jugement ; tu baissas la tête, comme embarrassé de ma cuistrerie, et dis d'une petite voix si ferme : « On ne peut quand même pas dire ça. »

Je te l'avoue à présent, j'eus honte de cette phrase irréfléchie ; j'avais scandalisé un petit et toi, puer senex, tu étais comme l'Enfant au Temple qui enseignait les vieillards.

Ainsi grandissais-tu ; quand je te revis, tu avais dix-neuf ans. Tu étais si mûr, intense et réfléchi, un peu timide face aux aînés, et pourtant d'une calme sûreté dans tes opinions.

Nous savions tous que tu ferais de grandes choses et nos espoirs commençaient à se concrétiser. Tu te jouais des examens et des concours.

Et puis tomba le verdict incroyable et atroce des médecins. Toi, tu voulais profiter de cette rupture dans ta vie pour te lancer dans l'étude du chinois, du coréen, approfondir le japonais, t'attaquer à l'ensemble du cinéma

asiatique.

Au moment où la science te condamnait, au milieu de souffrances terribles, tu écrivis deux articles de critique, magnifiques, que je relis souvent. Nous pûmes presque croire que tu triompherais.

*In magnis et voluisse sat est.* Tu ne pus que commencer ce magnifique rêve, et nous dûmes te suivre dans l'inexorable descente. Je t'ai trop peu connu. Tu m'as montré, tu nous as révélé, le plus terrible des secrets et je ne finirai jamais de m'interroger sur le message étrange et terrifiant que tu nous as transmis.

Jean-Noël Robert

Jean-Baptiste avait une profonde admiration pour le professeur Jean-Noël Robert, ami d'enfance de son père.



## RÉFLEXIONS



**L** Le cinéma est, depuis 1992, omniprésent dans les « écrits » de Jean-Baptiste : journal personnel – moult fois repris après des interruptions plus ou moins longues –, lettres ou cartes postales puis, plus tard, messages et participations à des forum de discussion lui permettaient d'exprimer ses sentiments sur tel ou tel film, tel ou tel réalisateur ou de confier ses projets pour « plus tard ».

Malgré leur abondance – Jean-Baptiste adorait écrire –, ces textes ont, pour la plupart, aujourd'hui disparu, Jean-Baptiste ne les destinant à aucune « postérité », tout en confiant en juillet 2001 : « J'adore ce que dit Sartre sur le cinéma et j'aimerais écrire un jour quelque chose d'aussi passionné... sur ma passion. » Grâce à ses amis, et en particulier grâce à Julie Proust, confidente précieuse et admirée, un certain nombre de ces textes ont pu être conservés.

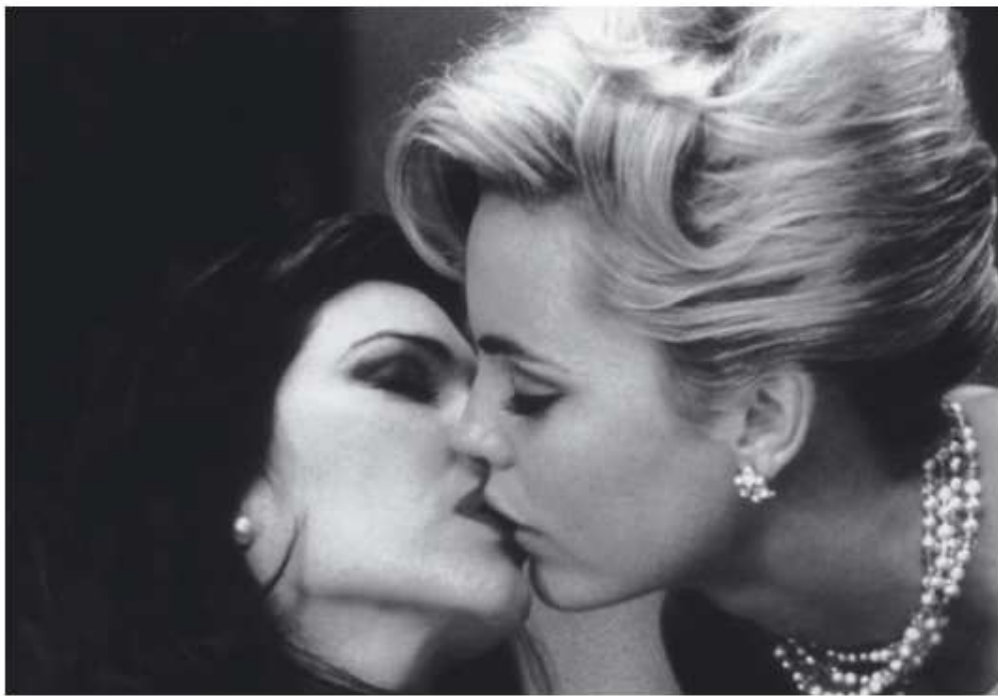
Les « fragments » ici rassemblés ont pour seul objet de témoigner des goûts et des passions de Jean-Baptiste.



David Lynch posté par Jean-Baptiste en juillet 2001



*... je suis un grand fan de Lynch. J'adore Elephant Man, Sailor et Lula et, surtout, Lost highway (CHEF-D'ŒUVRE) : l'œuvre de Lynch est parmi les plus complexes, les plus riches et les plus passionnantes du cinéma contemporain. Tous ses films supportent de nombreux visionnages tant ils sont touffus et tant la mise en scène est sidérante d'inventivité. En ce qui concerne Blue Velvet, ce n'est pas mon Lynch préféré (moins abouti que ses meilleurs films) mais il y a des scènes incroyables où le grotesque et l'horreur absolue se mêlent de façon inextricable et Dennis Hopper dans le rôle du taré psychopathe livre une performance pour le moins brillante. Vivement le 21 novembre et le dernier-né de Lynch Mulholland Drive avec deux très belles actrices,...*



Mulholland  
Drive



*J'aimerais pouvoir avec lui dissenter des heures entières sur mes films préférés, l'œil brillant. Partagées entre analyse théorique et passion pure, ses critiques sont toujours pour moi un bonheur à écouter. Contrairement à certains critiques rancis, je sens chez Gans une vraie passion pour le cinéma, une sincérité, une honnêteté rares.*

*Dans Le Pacte des loups, ce n'est pas le film sur la bête du Gévaudan que j'aime, c'est celui qui évoque la passion d'un cinéophile en train de réaliser son rêve. Dans ce film, l'idée de l'Indien Mari est celle que Gans a lui-même rajoutée au script initial de Stéphane Cabel et qui lui tenait le plus à cœur. Son idée était de dénoncer le racisme, mais quand on l'entend dire que, dans sa jeunesse passée au cinéma, ses héros étaient blancs, noirs ou jaunes, on peut se demander de quel racisme parle t'on ? Le racisme au sens ordinaire ? Ou alors un racisme au sens cinéphilique qui a jeté aux oubliettes toute une frange d'un cinéma « ignoble ». Le Pacte est un vaste melting-pot d'influences, mais sa principale singularité, ce qui, à mon sens, en fait l'intérêt et, par instants, la vraie beauté, c'est d'avoir réuni au cœur d'une série A tous les ingrédients des séries B voire Z, d'un certain cinéma dit « bis ». Longtemps balayé d'un condescendant revers de main, le cinéma bis a pourtant ses maîtres auxquels Le Pacte des loups ne cesse de rendre hommage : Riccardo Freda (cape et épée), Mario Bava (fantastique), Dario Argento (« giallo »), Chang Cheh (arts martiaux), Terence Fisher (horreur gothique), Sergio Corbucci et Sergio Sollima (western spaghetti).*



... Alors reprenons la filmo de Burton, l'un des plus grands réalisateurs américains contemporains, parce que je ne peux pas laisser dire ça (Jean-Baptiste réagissait à une critique très sévère sur Tim Burton en général, et sur *La Planète des singes* en particulier, qu'il venait de lire) :

- **Pee Wee** : vu y a trop longtemps, m'en souviens plus.

- **Beetlejuice** : très marrant, mais là encore, vu y a trop longtemps.

- **Batman 1** : pas mal, Burton parvient à insuffler de la noirceur torturée à ce qui était conçu à la base comme un blockbuster calibré.

- **Edward Scissorhands** : revu hier, c'est absolument magnifique et poignant. L'un des Burton les plus autobiographiques où l'on retrouve déjà ses thèmes de prédilection : l'animalité, la différence, le rejet, la solitude, la haine du conformisme... Et c'est également une belle métaphore de la condition d'artiste : à l'image d'Edward qui, dans les premiers temps de sa nouvelle vie dans cette petite banlieue typiquement américaine, suscite l'enthousiasme et l'admiration des autochtones par ses multiples talents et finira violemment rejeté, Burton, à l'époque nouveau wonder boy du cinéma américain (le premier Batman est devenu l'un des plus gros succès de l'histoire du cinéma), partage avec le spectateur sa crainte de voir son succès actuel retomber comme un soufflé. Sinon, c'est fou le nombre de similitudes entre Edward et Sleepy Hollow !

- **Batman returns** : second chef-d'œuvre burtonien. Réussir à pervertir de cette façon tout le système du film d'action hollywoodien pour y replacer toutes ses obsessions, ça me scie ! Les méchants sont particulièrement flamboyants... et quand un méchant est réussi, le film est réussi, disait le gros Alfred.

- **L'Étrange Noël de Monsieur Jack** : certes Burton n'a pas réalisé. Mais qui sait que le réalisateur est Henry Selick ? Tim s'est tellement impliqué dans ce film qu'il a fini par en faire « son » film au même titre que les autres. Que dire de ce conte cauchemardesque ? Pour aller vite, que c'est probablement l'un des plus beaux films de l'histoire du cinéma.

- **Ed Wood** : sur un ton léger et jubilatoire, qui fait la part belle à l'humour, Burton nous conte la belle et pathétique histoire d'Edward Wood Jr, « le plus mauvais réalisateur de tous les temps ».

Non, Monsieur Fabrice Colin, ce film ne brosse pas le public dans le sens du poil (d'ailleurs, le film s'est ramassé sévère au box-office) : c'est une merveilleuse réflexion sur l'art, le talent et la passion.

Burton s'identifie à fond à Wood, tous les deux ne pratiquant pas ce qu'il est convenu d'appeler un art « noble », mais chacun ayant

en lui, intacte, la flamme pour accomplir ses rêves. Martin Landau effectue une performance bouleversante en Bela Lugosi.

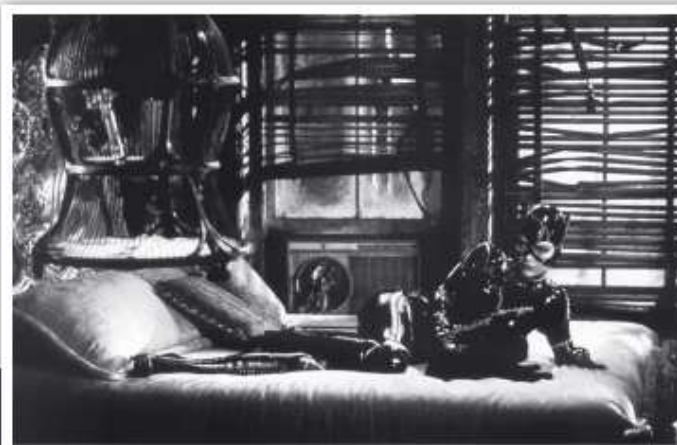
- **Mars attacks !** : là encore, ce n'est peut-être pas « noble » mais, nom de Dieu, le bien que ça fait ! Une satire foutraque, délirante et décomplexée, qui ose tout, du moment que c'est méchamment drôle : le faux happy end avec Tom Jones chantant sur fond de nature qui renaît et de petits oiseaux est anthologique.

- **Sleepy Hollow** : ah, déception ! Un catalogue de très belles images mais un film pas franchement passionnant, faute à un scénario faiblard. Fallait pas l'annoncer comme un chef-d'œuvre, fallait pas !

- **Planet of the Apes** : bon, je parlais de scénario faible concernant Sleepy Hollow, celui de cette Planète ne vaut pas vraiment mieux, mais j'y ai pris un pied tout à fait raisonnable ; c'est un blockbuster calibré, loin d'être pervers à la manière de Batman, mais avec quelques touches personnelles, très divertissant, qui permet de savourer quelques réjouissantes performances d'acteurs (mais non, je ne parle pas de celle d'Estella Warren !). Dire, comme l'a fait Julie Pru, que c'est le nanar de l'été, me paraît vraiment outré. Et je ne vois pas en quoi les bonds des singes font penser à Matrix... les bras m'en tombent un peu. Deux hypothèses : Fabrice Colin est d'une mauvaise foi puante ou bien il a de la m... dans les yeux (désolé mais, vraiment, dire que Pota copie Matrix, c'est le coup de trop). Quant à la référence à L'Oréal, ben moi, ça me fait marrer.

Enfin bref... Tim, je t'aime ! Et j'attends ton prochain film la bave aux lèvres.

**Batman  
returns**





*Si son œuvre a tant marqué l'histoire du cinéma, si aucun de ses films, même les plus anciens, n'a pris une ride, c'est parce qu'ils sont, chacun à sa manière, une observation lucide et impitoyable mais, contrairement à une idée reçue concernant le cinéma de Stanley Kubrick, non dénuée de compassion pour l'humanité, une humanité qui, malgré toutes les avancées technologiques possibles et imaginables, n'a pas fondamentalement changé depuis les singes des premiers temps de 2001 aux bourgeois new-yorkais upper-class d'Eyes Wide Shut en passant par l'arriviste XVIII<sup>e</sup> Barry Lyndon et les poilus condamnés à mort des Sentiers de la gloire. (ARTICLE À FAIRE !!!!)*



*2001,  
l'Odyssée  
de l'espace*

## L'ATTENTE DES « SORTIES »

L'attente des « sorties » – qui pouvait durer de très nombreux mois – constituait un temps fort dans la vie cinéphilique de Jean-Baptiste. Différentes « pratiques », cumulées les unes avec les autres et qui ont évolué au fil des âges, permettaient une prise de possession progressive de l'objet du plaisir attendu : recopiage de nombreuses fois du nom des films accompagné de leur distribution, voire des salles où ils seraient projetés, visionnage des bandes-annonces, lecture de la presse spécialisée, lecture des livres ayant servi d'inspiration – l'attente d'*Armageddon* le conduira à se plonger dans la Bible –, écoute des B.O., forum de discussion... autant de « techniques » parfois bannies lorsqu'il fallait préserver la « pureté » du film attendu.







*J'écoute la chanson de U2 The Hands that built America qui sert de générique de fin au nouveau film de Martin Scorsese (Gangs of New York). Cela me sert en quelque sorte de palliatif me permettant de patienter jusqu'à la sortie du film. Je me demande pourtant si une grande partie de mon plaisir de cinéphile ne réside pas dans cette attente extatique, plus encore que dans son accomplissement, dans son achèvement. J'aime cette attente car elle donne au film, dans cette inaccessibilité même, un pouvoir considérable, une mystérieuse attraction, qu'il perd en partie en s'ouvrant au monde. Par ailleurs, le film n'est jamais aussi beau que quand, n'étant pas visible, il correspond alors intrinsèquement au fantasme que s'en fait le spectateur, chaque spectateur. Les metteurs en scène prétendent qu'une fois que leur film est sorti, celui-ci devient un objet public, échappant à leur contrôle, devenant la chose (même si employer ce mot pour évoquer un film me répugne) des spectateurs. Je pense que ce n'est pas tout à fait exact car, en s'offrant à la vue de tous, le film, soudain, se matérialise. D'entité abstraite, il devient une œuvre d'art impalpable mais, paradoxalement, concrète. Son enveloppe fantasmatique s'efface ; en s'incarnant, il perd cette « étrangeté » et s'impose tel quel au regard du spectateur. Il n'est pas la propriété du spectateur (qui n'a que le pouvoir matériel de « faire » un succès ou un échec), il est son propre maître, qui n'a plus à répondre à tel ou tel critère purement fantasmatique. Ce caractère « déceptif » est l'un des caractères fondamentaux de mon amour du cinéma, je le sais et je m'en suis si bien accommodé que je considère désormais l'attente comme une étape primordiale de mon rapport à un film, la seconde étant bien entendu la projection.*

*Oui, il y a quelque chose de profondément religieux dans tout cela et il me faudrait bien souvent nuancer mon athéisme revendiqué !*

*Gangs of New York sort le 8 janvier. Dans 10 jours. Le cinéma permet cette chance incroyable de nous offrir plusieurs venues du Messie chaque année (avantage immense sur la religion au sens traditionnel). Mais, ici comme là-bas, il faut se méfier des faux prophètes. Scorsese n'en est pas un, fort heureusement.*

*En fait, pour être plus exact, il faudrait plutôt parler de l'« après-projection » où le film fait son travail (parfois non, hélas) sur l'esprit. En effet, pendant la projection, quoi que l'on puisse dire, la « passivité » reste dominante. Ce que l'esprit ébauche à cet instant est bloqué l'instant suivant par l'arrivée de nouvelles informations.*



### **Avant la sortie juillet 2001**



*Un autre film que j'en peux plus d'attendre, c'est A.I de Spielberg sur le scénario de Kubrick. Je n'ai lu que quelques critiques et vu deux ou trois photos (je ne veux pas me gâcher le plaisir), mais je l'annonce déjà haut et fort : ce film va être un CHEF-D'ŒUVRE !!! Paraît que ce ne serait pas le remake d'E.T. ou un conte gentillet (Spielberg peut avoir une certaine tendance à la cucuterie, quand il ne fait pas gaffe) mais un film correspondant en tout point à la vision de Stanley Kubrick. Eyes Wide Shut ne sera donc pas le dernier film du génie... Et on félicitera Spielberg d'avoir aussi magnifiquement respecté la mémoire du gros barbu. Selon un critique, ce serait un vrai film métaphysique proche de 2001, avec de longs passages sans dialogues... Et visuellement, ce serait du jamais-vu. Mon Dieu, rien que d'écrire ça, je pleure d'excitation. Et je me ressaisis aussitôt en pensant que je pourrai découvrir ce film dès le mois d'août au Japon !!! Alors qu'en France, il faudra patienter jusqu'au 24 octobre. Seule ombre au tableau de ce futur classique du 7<sup>e</sup> art : Lara Fabian a composé deux chansons pour le film. En même temps, Titanic est un chef-d'œuvre malgré Céline Dion...*



### **Après la sortie octobre 2001**



*Oui, ce film est grand. Très grand. C'est l'un des films les plus faussement simples que j'aie vus de ma vie. A.I. est une réflexion désenchantée sur les contes de fées : « Toutes les histoires sont vraies », dit David au début. Mais le problème est justement qu'elles ne sont que des histoires. D'où cet épilogue qui fonctionne, à mon sens, comme une sorte de leurre géant ; tout ce que David parvient à obtenir au terme de sa quête, ce n'est qu'une illusion : sa « mère » est une illusion, son amour n'est qu'illusion. Tout est artificiel. David peut rêver, il peut désirer, mais il ne pourra jamais aller plus loin. C'est bouleversant. Et de la part d'un type comme Spielberg qui a justement cru toute sa vie aux contes de fées, un tel constat d'échec et d'impuissance est plus que surprenant. C'est ce qui frappe le plus dans le film : une cruauté impitoyable masquée derrière une apparente mièvrerie typiquement spielbergienne.*



*Eyes Wide Shut*



*Blow out*




*Jeux interdits*

## SON « TOP 20 »

Jean-Baptiste dressait régulièrement un « top 20 » de ses films préférés. Ayant beaucoup de mal à « déclasser » un film antérieurement sélectionné pour lui substituer une nouvelle « découverte », il avait résolu la difficulté en annualisant, voire en « saisonnalisant », ses classements.

En 2002, il avait communiqué à un site de cinéma la liste de ses « 20 films préférés »; il ne l'a jamais modifiée ensuite, même s'il estimait que des films comme *Mulholland Drive* devraient y figurer.

 **Top 20** posté par Jean-Baptiste 2002 

1 Eyes Wide Shut (1999)	11 Lost Highway (1997)
2 2001 : A Space Odyssey (1968)	12 Barry Lyndon (1975)
3 Hana-bi (1997)	13 The Nightmare Before Christmas (1993)
4 Casino (1995)	14 Les 400 Coups (1959)
5 The Thin Red Line (1998)	15 Blow Out (1981)
6 Citizen Kane (1941)	16 Kwaidan (1964)
7 Monty Python and the Holy Grail (1975)	17 C'era una volta il West (1968)
8 Shichinin no samurai (1954)	18 Raiders of the Lost Ark (1981)
9 Brazil (1985)	19 Jeux interdits (1952)
10 Fargo (1996)	20 Dead Man (1995)



## PROJETS



**J**ean-Baptiste souhaitait devenir réalisateur. Quatre projets de film lui tenaient particulièrement à cœur, pour lesquels il commença à écrire plusieurs essais de scénario, en en imaginant, pour mieux « visualiser » l'œuvre recherchée, la distribution.

Son premier film aurait été un film « noir », un film de tueurs ; divers projets de scénario se sont ainsi succédé ; en réponse à une amie qui lui fait part de ses interrogations sur le texte qu'il lui a transmis, Jean-Baptiste précise ses idées.

### **Projet n°1 : *Le Royaume des tueurs***

#### ***Pourquoi Le Royaume des tueurs ?***

Fascination depuis l'enfance (enfin, les films de Scorsese pour tout te dire). Et l'envie de me frotter au film de genre...

#### ***Pourquoi pour un premier film une histoire si sombre ?***

C'est dans ma nature. Même pour l'humour, je suis plus attiré par l'humour noir.

#### ***Pourquoi, malgré leurs conversations et pseudo-amitiés, ont-ils l'air tous si seuls au fond d'eux ?***

Parce que c'est un film sur la solitude. Je suis heureux que tu me le fasses remarquer ; ça prouve que j'ai au moins réussi à faire ressentir ça à travers quelques pages.

#### ***Que ce soit le Tueur qui s'enferme dans son silence et une vie quasi monotone (ce que paraissent montrer les premières images et son mutisme, ses soupirs, ses réponses laconiques), le Boss dans une sorte d'âge d'or (non ?) ou dans son ennui...***

Il a le sentiment que son époque est révolue et qu'il n'en a plus pour longtemps. J'aimerais bien faire pour le « film de tueurs » la même chose que Sam Peckinpah ou Clint Eastwood dans *Impitoyable* : une œuvre crépusculaire (que de grands mots).

#### ***Fred qui semble présenter une blessure intérieure... (c'est essentiellement la première scène qui me fait dire ça), hum ?***

Euh... pour Fred : pas de blessure intérieure. Simplement un abîme de solitude dans lequel il s'enfonce de plus en plus et que la perte de son ami ne va faire qu'exacerber.

*Pourquoi n'y aurait-il pas une femme (c'est peut-être pour ça qu'il est ténébreux, le Tueur) ?*

Parce que je ne veux pas de femme « repos du guerrier » dans un univers exclusivement masculin. Et puis, pour renforcer l'aspect solitude...

*Pourquoi, dans les films, les tueurs sont-ils habillés avec des costars noirs et des lunettes noires, si ce n'est que ça fait super classe et qu'ils évitent de se faire repérer ?*

Cliché. Mais j'aime les clichés aussi. Et puis, concernant les jeunes, c'est un aspect terriblement enthousiasmant que de porter des costumes aussi classe et de pouvoir flamber à tout va. Mais ce qu'ils vont découvrir, c'est l'inanité et la médiocrité de leur existence...

*Et pourquoi se sentent-ils obligés d'insulter le monde entier ?*

Another cliché... Et puis, c'est parfois bon de pouvoir se défouler à l'écrit.

*Est-ce que tu as vu Henry, portrait d'un tueur ?*

Hélas, non...

juillet 2001

*Jean-Baptiste rêvait également d'un film tiré du roman de John Kennedy Toole La Conjuraison des imbéciles, s'inquiétant, régulièrement, d'apprendre que tel ou tel réalisateur formait le même projet. De ce livre, il écrivait en juin 2002.*

### **Projet n°2 : La conjuration des imbéciles**

« Un chef-d'œuvre absolu, pour moi l'un des plus beaux livres qui soit. Je ne pourrais pas vraiment raconter l'histoire, par trop foisonnante, mais ce qui compte ici, c'est l'amour immense de l'auteur pour ses personnages (tous absolument sublimes). Si ce livre m'a tant ému, c'est que derrière l'humour et l'absurdité (car on rit énormément) se cache une véritable détresse : une sublime réflexion sur la solitude, la folie et l'inadaptation au monde, qui trouve dans ses dernières pages, venant remettre en cause les 450 pages hallucinantes qu'on vient de lire, la plus belle des conclusions. »



*Il signait d'ailleurs du nom d'Ignatius – le nom du héros du roman dont il confiait le rôle, dans sa distribution imaginaire, à Brendan Gleeson – ses contributions à certains forums de discussion sur le cinéma.*

### **Projet n°3 : *L'Adversaire***

*Véritablement fasciné par l'histoire de Jean-Claude Romand et son caractère totalement incroyable, estimant qu'elle n'avait pas été « exploitée » dans sa plénitude, Jean-Baptiste désirait réaliser, à son tour, un film tiré du roman d'Emmanuel Carrère, *L'Adversaire* tout en mesurant la difficulté de la tâche ; les multiples recommencements de début de scénario l'attestent.*

### **Projet n°4 : *La Curée***

« *La Curée* sera mon quatrième film. Je voudrais un film qui respecte l'œuvre de Zola mais qui n'y soit pas complètement asservi... »

« Concernant Zola, sans avoir lu la totalité des *Rougon-Macquart*, je peux dire que c'est un auteur que j'aime beaucoup, sauf *Au bonheur des dames* qui m'a énervé et que je n'ai pas terminé, malgré une intéressante valeur documentaire. Probablement que c'est trop « gentil », j'aime la noirceur chez Zola (tiens, au générique de *Pearl Harbor*; parmi les « acteurs », il y a un dénommé Greg Zola...). Mes préférés de Zola : *La Bête humaine*, *Thérèse Raquin* et *La curée*. Encore que ce dernier m'avait passablement ennuyé quand je l'avais lu, mais ce qu'il raconte me bouleverse. »

« D'où mon rêve de l'adapter au cinéma, même si ça a déjà été fait par Roger Vadim. Bon, en même temps, ce n'est que Roger Vadim, alors hein... Je rêve d'en faire un film assez flamboyant, à la *Casino* (j'avais été frappé de voir les similitudes – volontaires ? – entre le livre de Zola et le film de Scorsese, particulièrement frappantes dans la déchéance du personnage féminin), pour illustrer la société-spectacle. En même temps, comme l'action se déroule lors des grands chantiers, il pourrait être intéressant de donner un p'tit parfum d'apocalypse à tout ça : la ruine des bâtiments du vieux Paris face à la ruine intérieure des personnages et à celle de la société. Le risque de ce genre de films, c'est l'empesage et l'académisme, d'où une volonté d'insuffler une certaine énergie et le refus d'un scénario linéaire. Pourquoi pas un scénario déstructuré qui met, en parallèle l'ascension et la chute ? Le tout sur une musique de Yann Tiersen et avec Audrey Tautou dans le rôle de

Renée. Bon, sur ce dernier point, c'est vraiment une utopie ..... Jude Law dans le rôle d'Eugène ??? Oh ben non quand même pas hé ? Malkovich, c'est un bon choix mais un peu convenu en même temps. On l'a vu des milliers de fois dans le rôle du type raide et froid, donc bon... Mais c'est un grand et pourquoi pas ? Isabelle Nanty, je suis pas convaincu. C'est bête, mais à force de ne la voir que dans des comédies (de *Tatie Danielle* en *Amélie* en passant par *Les visiteurs*) j'ai du mal à l'imaginer dans un rôle sérieux, même court et secondaire. De plus, pour Angèle, il faut quelqu'un qui soit tout de même plutôt joli mais d'une beauté fade et sans éclat.

Michel Serrault risque, peut-être, de ne pas avoir la raideur du rôle de Béraud du Châtel. Enfin, j'ai un peu de mal à l'imaginer. John Neville, c'est bien son nom (il était aussi le héros des *Aventures du baron de Münchhausen* de Terry Gilliam) pourrait convenir. La stature d'un butler anglais. Dans ce style, il y a David Warner qui jouait le rôle du valet du méchant Cal Hockley dans *Titanic*. Très raide, figure sévère, c'est comme ça que je conçois Béraud du Châtel.

Pour Louise, je voyais bien Julie-Marie Parmentier qui jouait dans *Les Blessures assassines*, un film sur les sœurs Papin. Teint diaphane, une impression de fragilité, elle serait pas mal..... La scène de la serre ne sera pas une scène porno. Je veux en faire une belle scène sensuelle, faire sentir la moiteur au spectateur mais ne pas le mettre mal à l'aise. Je veux que la scène de la mort d'Angèle, par exemple, soit plus malsaine que la scène de la serre. »

juillet 2001

## CRITIQUES



Jean-Baptiste écrit d'innombrables commentaires sur les films qu'il voyait :

- « critiques en rafale » adressées aux amis, cernant en quelques mots les films de la période écoulée (semaine, mois...), avec parfois un commentaire un peu plus long sur tel ou tel film,

- analyses plus approfondies au style plus soigné, aide-mémoire destinés, peut-être, à une compilation ultérieure ; assez curieusement, le choix des films retenus – du moins tel qu'il ressort des textes conservés – est, souvent, différent de celui figurant dans ses « palmarès ». Cas particulier : *Eyes Wide Shut*, film sur lequel Jean-Baptiste revint à plusieurs reprises et fit même un exposé au lycée ; ce texte de novembre 2000 a été écrit après que Jean-Baptiste eut vu le film au Japon où il était interdit aux moins de 18 ans : au bonheur procuré par l'œuvre de Kubrick s'ajoutait ainsi le « plaisir de l'interdit »...

- deux articles :

- l'un sur « Paul Thomas Anderson et *Magnolia* »,

- l'autre sur *Last Days*,

destinés à un hebdomadaire mais, finalement, non retenus (sa critique de *Kaïro* aurait été, semble-t-il, publiée par une revue québécoise).



Concernant les films, j'en ai vu un bon paquet cet été encore :

### **Le Procès**

*Je l'ai vu par hasard en Allemagne (donc en allemand non sous-titré, super !) et, bien que je n'aie absolument pas compris, je suis en mesure de te dire que c'est un chef-d'œuvre. Par rapport à l'œuvre de Kafka, je ne saurais dire, mais par rapport au cinéma, oui, c'est magnifique. Visuellement, le film est gigantesque : à grands coups de longs et élégants mouvements de caméra, de contre-plongées, de décors démesurés, et par l'usage d'un superbe noir et blanc expressionniste, Welles crée une étouffante sensation de vertige. Je rêve désormais de le revoir en version sous-titrée...*

---

### **Évolution**

*Euh... ben euh... comment dire ? C'est pas terrible, quoi. Et encore, en disant « pas terrible », je suis gentil. Mou du genou, sans idées et sans gags (des gags drôles, je veux dire), un peu ringard sur les bords (Ghostbusters, ça date des années 80), Évolution confirme surtout l'absolu manque de talent de David Duchovny, sorti de X-Files. Pas de charisme, pas de présence, pas de sens comique, juste de la fadeur et de l'inexpressivité (et ses fesses pour les admiratrices, mais sont-ce les siennes ?).*

---

### **Trouble every day**

*Oh l'OFNI (Objet Filmique Non Identifié) que voilà ! Après un Beau travail qui portait bien son titre l'an dernier, voilà que Claire Denis s'attaque au film gore. À sa manière, c'est-à-dire que ce n'est pas Braindead. Non, c'est sous couvert de scènes sanglantes (deux vraiment limite) une belle histoire d'amour, de mort et de sacrifice. Et du pur cinéma, avec peu de dialogues, mais juste des sensations (fortes) et une mise en scène transcendante (avec mention pour la photo, sublime). Acteurs particulièrement intenses.*

---

### **Hijack Stories**

*Ça se passe en Afrique du Sud, avec les ghettos, les gangsters, les flingues, et au milieu un comédien des beaux quartiers de Soweto venu étudier le milieu criminel pour un rôle. Donc c'est un contexte intéressant... et c'est tout.*

### **La Party**

*Le classique de Blake Edwards. C'est très drôle, mais j'ai été un peu déçu, j'en gardais un meilleur souvenir. À la fin, le délire tourne un peu à vide. Mais c'est un écrin en or pour un comédien de génie : Peter Sellers, disparu trop tôt.*

---

### **Shrek**

*Sympa, énergique et drôle. Mais tout cela n'arrive pas à la cheville du talon du grand Toy story 2. Problèmes de ce Shrek : aucune émotion ni sensibilité, et surtout une inventivité qui fonctionne uniquement par scènes et jamais sur l'ensemble (le scénario est d'une affligeante prévisibilité). Reste une excellente BO et un génial Chabat (je l'ai vu en VF finalement).*

---

### **Destination Graceland**

*L'un des nombreux fonds de tiroirs sortis dans la chaleur estivale. La bande-annonce laissait présager une grosse meringue kitsch et bourrin, comme je les aime. À l'arrivée : vingt premières minutes assez délirantes et 1h45 de banal film d'action saturé d'effets de mise en scène inutiles et d'une bande-son hystérique. Seul intérêt parmi ces fusillades et explosions diverses : Kevin Costner, impérial dans le rôle, une fois n'est pas coutume, du bad guy de service. Mais quel dommage qu'il gâche sa carrière de cette façon...*

---

### **The Tailor of Panama**

*D'après John Le Carré, le dernier film de John Boorman (Excalibur, Délivrance, Le Général) est formidable. Comédie d'espionnage à l'humour délicieusement noir et amoral, c'est de l'absolute pleasure en pellicule. Géniaux numéros de cabotinage de Geoffrey Rush et Pierce Brosnan.*

---

### **Jurassic Park 3**

*Étant fan des dinos et des deux premiers films, j'attendais ce troisième opus comme le Messie. J'ai vite déchanté en voyant le résultat : c'est pas ultra-mauvais, ça se laisse regarder sans déplaisir (bien que la lumière soit hideuse : c'est censé se dérouler dans une forêt tropicale du Costa Rica, on se croirait au bois de Verrières). Le problème est que – c'est volontaire mais quand même – l'ambition ayant été revue à la baisse (malgré le budget), on se retrouve devant un banal film d'aventures avec un groupe d'explorateurs pourchassés par des bestioles hargneuses. Trame minimale qui aurait pu fonctionner et m'aurait moins dérangé si l'ensemble n'était*

*pas aussi prévisible, clichetonneux et dépourvu de scènes fortes. Les personnages sont également assez peu attachants et trop peu nombreux ; on sait d'avance qui va survivre et qui va servir de chair à pâtée pour sauriens voraces (les trois mercenaires pas jojos sont clairement là pour se faire bouffer, c'est là leur destinée). Par ailleurs, les morts sont trop douces et pas assez cruelles (oui, je rêve d'un JP4 réalisé par moi avec beaucoup de personnages et des morts toutes plus atroces les unes que les autres, disons des décapitations, des arrachages de membres dans tous les sens, des éventrements...). Restent deux ou trois bonnes scènes : la volière, le portable...*

---

### **Sen to Chihiro no kamikakushi (Spirited Away)**

*C'est le dernier dessin animé du grand Hayao Miyazaki, réalisateur des sublimes Porco Rosso et Princesse Mononoké, c'est une pure merveille. Un conte superbe, tendre, drôle, inventif et mélancolique, porté par le score harmonieux composé par Joe Hisaishi (un grand aussi). Graphisme « à l'ancienne » et magnifique. Le dernier quart d'heure se traîne un peu mais sur 2h05, faut pas chipoter... Je l'ai vu au Japon mais j'ai bien peur que l'on n'en voie pas la couleur par chez nous avant un sacré bout de temps (il a fallu trois ans à Porco Rosso et à Mononoké pour sortir en France). Quoi qu'il en soit, pour le moment, il est dans mon top 5 de l'année.*

---

### **A.I.**

*1<sup>er</sup> du top annuel. Ça fait du bien de voir du jamais-vu.*

---

### **Driven**

*J'ai vu la bête. Et c'est un grand, un très grand, un très très grand moment de fou rire. Un navet d'anthologie. J'exagère un peu parce qu'en fait on rit par moments, mais le reste est pénible comme pas permis. Le scénario (signé Stallone lui-même) est minable, élevant l'inconsistance dans l'écriture des personnages au rang d'art majeur, la mise en scène est catastrophique (filmer de la pluie avec des ralentis matrixiens, j'ai bien dit de la pluie !), l'interprétation déplorable (mention spéciale à Kip Pardue, le play-boy de service, number one de mon top annuel des acteurs devant mourir dans les pires souffrances)... Pour aller vite : tout est uniformément raté. Palme aux dialogues mémorables (c'est pour ça que je les ai oubliés) avec à la clé les leçons de vie de maître Sly, tordantes il faut bien le reconnaître.*

*Pour un amateur de mauvais films comme moi, je ne pouvais me permettre de rater un aussi beau spécimen et je sais gré aux distributeurs japonais de l'avoir sorti courant août alors qu'il s'était*

déjà fait débouler des salles françaises sans que j'aie pu y goûter. Et heureusement que l'on m'a offert la place.

2<sup>e</sup> du top nanars derrière Vercingétorix, LA valeur sûre (encore que j'aie manqué quelques beaux cas, tel ce Mauvais Genres, polar avec Bohringer qui me paraissait hilarant).

---

### 🗨 La Planète des singes

Je dois être l'un des seuls à ne pas avoir été déçu. Ayant lu quelques papiers peu élogieux et affirmant tous à quel point Tim Burton avait signé pour la première fois de sa carrière un film gravement impersonnel, je m'étais décidé à ne plus prendre cette Planète comme le dernier Burton mais comme l'une des grosses machines hollywoodiennes de l'été en espérant simplement être diverti. Et vraiment, sans parti pris (je suis fan de Burton), j'ai bien aimé ce film, qui, au passage, n'est pas si impersonnel que ça puisqu'il traite de l'animalité, un thème cher à Burton (voir le 2<sup>e</sup> Batman, avec le Pingouin et Catwoman), pour ses quelques bouffées délirantes, pour son second degré quasi constant (qui allège les discours de tolérance plombants qui émaillent le film), et surtout pour ses singes. On est là pour ça après tout. Burton se fout comme de sa première chemise des personnages humains (de même que dans Batman, il se moquait du justicier masqué pour se concentrer sur ses superbes ennemis) et tout son intérêt va aux primates : les maquillages sont grandioses mais ne seraient rien sans les acteurs sous les masques, tous au-delà de l'excellence. Tim Roth, complètement déchaîné et particulièrement méchant, est sans aucun doute LE salaud de l'année, Helena Bonham-Carter, dont le personnage est le plus burtonien du lot, est tout à fait délicieuse et touchante, Paul Giamatti (un jeune comédien qui monte, et je me félicite de l'avoir repéré depuis ses presque débuts dans Le Soldat Ryan, Négociateur, Man on the Moon et surtout Storytelling... qui sort le 26 septembre et est une bombe) est visqueux à souhait dans le rôle d'un vieux marchand d'esclaves lâche et cynique... Sans oublier les solides Michael Clarke Duncan (le géant de La Ligne verte) et Cary Hiroyuki-Tagawa (Japonais abonné aux rôles de salaud, normal vu sa tronche, et qui compose ici un gentil... Vive le maquillage !) en guerriers. Bref, même si la deuxième heure est moins bonne que la première, j'ai pris un grand plaisir à ces aventures simiesques, que la fin, grotesque et incohérente mais jubilatoire, n'a fait que décupler. J'allais oublier : le meilleur générique de l'année.



### **The Mission**

*Petit polar hong kongais sans prétention, qui n'est qu'un exercice de style, mais un plutôt réussi en l'occurrence. Ces tribulations de cinq gardes du corps d'un caïd de la mafia font parfois penser à Kitano (pour les moments d'attente et les jeux infantiles auxquels se plaisent à jouer par instants les gros bras), à John Woo (un tout petit peu, pour le thème de l'amitié) et à Sergio Leone (pour les gros plans sur des tronches pleines de tics). Les acteurs sont d'ailleurs très bien, plus par leur présence que par leur jeu à proprement parler. Les limites de l'exercice de style, c'est que le scénario est moyennement passionnant, d'où quelques baisses d'intérêt.*

---

### **L'Été de mes 27 baisers**

*Joli petit film géorgien, frais, charmant, sensuel, légèrement délirant et poétique (parfois un peu forcée, la poésie). C'est longuet mais jamais ennuyeux, et il y a vraiment de bonnes idées, de la bonne humeur, et de bien belles photo et musique. À noter une apparition complètement inutile de Pierre Richard.*

*15 films en 7 semaines, c'est raisonnable.*



### X-MEN – Bryan Singer

*Je n'ai pas trop apprécié X-men. Ça n'a rien à voir avec le fait que je ne connaissais pas la BD, plein de défenseurs du film ne la connaissent pas non plus, d'autant plus que le film est très accessible. Bien sûr, je ne m'attendais pas à ce qu'un réalisateur aussi dénué de style que Singer, auteur du brillant mais surestimé Usual Suspects et du totalement raté Un élève doué, transcende le côté comics comme Tim Burton l'a fait sur Batman, toutefois j'espérais un film spectaculaire et divertissant. Et je ne l'ai même pas eu.*

*Tout d'abord, il est regrettable qu'il n'y ait aucune distance dans ce film, comme si les scénaristes et Singer avaient eu peur de déplaire aux fans en insufflant un peu d'humour. Car, si un film comme Gladiator n'aurait pas souffert la distance, quand on met en scène une histoire de super-héros qui se shazament de partout, un minimum d'humour aurait sûrement été nécessaire.*

*Ce manque d'humour aurait peut-être été un peu moins flagrant et gênant si Singer avait eu quelque chose à dire, autre que « Sabretooth se bagarre avec Wolverine » et « Cyclops nique tout avec ses yeux laser ». Et, en effet, il a quelque chose à dire mais quand on voit ce que c'est, on aurait préféré qu'il ne dise rien. En gros, c'est pas bien de ne pas accepter les autres, le racisme c'est affreux et certaines de ses victimes peuvent même devenir des bourreaux. Non seulement ce n'est pas neuf, mais c'est asséné avec une lourdeur incroyable. Singer affirme qu'il n'a pas pu traiter ses personnages à égalité parce qu'un film de 2 h était trop court. Certes, mais j'ai bien l'impression qu'il a à peine plus traité ses personnages principaux, vu qu'à aucun moment on ne s'intéresse franchement à Malicia, Magneto ou Wolverine. Et si l'on parvient à de rares instants à un peu s'intéresser à ce dernier, c'est plus grâce à Hugh Jackman, qui apporte un peu de chair à son personnage virtuel qu'au scénario. On s'ennuie beaucoup pendant les trois premiers quarts de la projection, arrive le dernier quart avec les scènes d'affrontement. Enfin, on se dit qu'il va y avoir quelque chose qui va un peu secouer. Et, en effet, ces affrontements sont efficacement filmés. Le problème est simplement que ce n'est pas le réalisateur lui-même qui a tourné ces scènes mais une poignée de techniciens compétents. Du coup, Singer n'a même pas l'honneur d'avoir réussi son passage au film d'action. Finalement, le pire, ce n'est pas le film, mais son succès qui nous garantit d'ores et déjà une suite.*



..... Passons aux choses intéressantes. Le cinéma donc.

🗨️ *Tout d'abord, j'ai enfin vu Galaxy Quest. Bonne petite parodie des trekkies en tout genre, excellents acteurs (mention spéciale à Alan Rickman et au décidément génial Sam Rockwell), jolis effets spéciaux, pas mal d'humour qui fait rire. Ceci dit, ça divertit sur le coup mais ça s'oublie très vite. Je regrette un peu que la légère mélancolie du début soit si vite abandonnée. Et la facilité avec laquelle les six ringards acceptent leur mission me semble peu convaincante (c'est un détail, mais assez gênant, je trouve).*

---

🗨️ *Enfin, c'est toujours mieux que Le Raid... Bel exemple d'humour qui ne fait pas rire. Le niveau ? Ben, il y a un gag récurrent avec Atmen Kelif qui veut faire caca. Ça donne une idée assez claire. Zéro gag (je crois me souvenir avoir souri une fois), zéro rythme, zéro action (publicité mensongère : il n'y a en tout et pour tout que deux misérables scènes « d'action » pas filmées qui se battent en duel – on se demande où est passé l'énorme budget). L'idée de départ rigolote, quatre p'tits gars de banlieue dans la jungle, n'est quasiment jamais exploitée. Les quatre antihéros ne sont pas antipathiques, mais leurs personnages ne sont pas écrits, Balasko (à peu près trois scènes, alors qu'on pense que son rôle est important) et Jugnot sont médiocres, Maurice Barthélémy (des Robins) est nul. Ceci dit, dans le registre divertissement démago pour d'jeunz, c'est plus respectable qu'un Taxi 2 car il y a, malgré la nullité de l'ensemble, un côté « blague potache entre copains » qui force la sympathie et l'indulgence.*

---

🗨️ *Ali, en revanche, est un film magnifique. Déjà au point de vue de la mise en scène pure, c'est ce que j'ai vu de plus beau depuis... pfiou longtemps. Michael Mann est l'un des plus grands formalistes du moment. Heureusement, ses films ne se résument jamais à leur forme, aussi sublime soit-elle. L'un des grands thèmes qui sous-tend son œuvre, c'est la solitude. Dans Révélations, son précédent, les personnages d'Al Pacino et de Russell Crowe étaient lâchés par tous et devaient se débattre seuls face au rouleau compresseur du système. Devant cette tâche impossible, ils étaient en proie à la peur, d'où une angoisse permanente, et des scènes à la limite de l'onirisme pur. Ici, Mohammed Al (Will Smith, impressionnant), pour se forger sa propre légende, est obligé de se détacher des autres et du monde, perpétuellement seul même au milieu de la foule. D'où une impression constante d'irréalité, qui donne lieu à de magnifiques moments de*

*flottement, où l'action semble « suspendue ». Michael Mann affectionne les flous, les visages et les corps filmés de si près qu'ils en perdent leur réalité, les ralentis qui, loin d'être une afféterie, soulignent cette suspension à la fois du temps et du monde. Ali aurait pu être une lourde biographie, où le héros surmonte toutes les épreuves pour terminer sur un triomphe (le film s'achève sur la victoire d'Ali au Zaïre en 1974, où il reprend son titre de champion du monde), il est un film d'une belle légèreté où affleure pourtant une tristesse constante. Michael Mann est un génie.*

---

**🗨 Quelques réflexions complémentaires sur *Last Action Hero***  
*Effectivement, on compte un nombre assez conséquent de répliques gigantesques dans ce film.*

*Si Last Action Héro n'était qu'une satire des codes du film d'action, il serait déjà, tel quel, jouissif... Mais le film va beaucoup plus loin que le simple commentaire amusé : il y a véritablement, je trouve, une dimension crépusculaire qui le rend totalement poignant. C'est un film qui, comme son titre l'indique d'ailleurs, est hanté par l'idée d'une fin inéluctable. En jouant avec les clichés du film d'action tel que Schwarzie lui-même l'a popularisé dans les années 80, en poussant les scènes du film dans le film jusqu'à leur point extrême, en les gonflant jusqu'à l'enflure (ouh, c'est pas beau, ce mot !), John McTiernan déconstruit le genre à un tel point qu'il en signe l'arrêt de mort (c'est ce que dit Danny à Jack à la fin : « J'ai peur de ne plus jamais te revoir »). Et effectivement, à partir du milieu des années 90, l'esthétique du film d'action a évolué sans que Schwarzie ne sache comment se renouveler : en cela, Last Action Héro est prémonitoire à plus d'un titre.*

*Et puis, j'ai toujours trouvé très forte l'idée de personnages imaginaires prenant conscience de leur caractère fictif. Ce qui fait le tragique de ces personnages, c'est qu'ils paraissent incapables, même une fois lâchés dans le monde réel, d'accéder à une autonomie qui leur soit propre. Ils agissent tel, qu'ils ont été créés, à tel point qu'ils ne font que reproduire dans la réalité ce qu'ils faisaient déjà dans le film, selon des lois quasi-déterministes : cf. la scène avec l'Eventreur sur le toit de l'immeuble.*

*Enfin bon, voilà, Last Action Héro n'a pas besoin de ces quelques remarques sentencieuses pour être un putain de film qui déboîte la race de sa mère !*



**M : I-2, Mission : Impossible 2 – John Woo**

*Ce second volet des aventures de l'espion Ethan Hunt serait-il le film le plus incompris de l'année ? On est amené à le croire lorsqu'on entend toutes les réactions négatives qui ont suivi la sortie du film : en gros, on reproche le manque de fidélité par rapport à la série, un scénario débile (?), des scènes d'action trop nombreuses et outrées, un Tom Cruise omniprésent, star et producteur mégalo, au détriment des autres personnages... On reproche beaucoup de choses qui m'échappent totalement. Je le dis et je le soutiens : M : I-2 est un pied géant, un film populaire (au bon sens du terme) magnifique et époustouflant.*

*John Woo est un cinéaste du mouvement, fasciné par la beauté des gestes, chez qui la violence est orchestrée comme un ballet. Ici, cette violence, qui parcourait les œuvres précédentes du cinéaste de Hong Kong (Le Syndicat du crime, The Killer, Face/off), a été passablement gommée. Cependant, l'action est là et bien là, toujours aussi irréaliste ; elle atteint même une sorte de paroxysme dans l'abstraction, à travers des scènes purement hallucinantes : l'escalade, la fusillade dans l'immeuble, la poursuite à moto ou encore ce superbe combat final sur la plage, mano a mano, merveilleusement cadré, avec des ralentis de toute beauté. On retrouve entièrement dans M : I-2 la Woo's touch, souvent copiée, jamais égalée.*

*Mais Woo n'est pas qu'un filmeur d'action, c'est également un auteur avec des thèmes récurrents – le Bien, le Mal, l'amitié brisée, le sens de l'honneur, le vertige schizophrénique – que l'on retrouve en substance ici. En particulier ce jeu des masques, qui était à la base du sublime Face/off. À plusieurs reprises, Sean Ambrose, le vilain félon, prend l'apparence de son ancien collègue Ethan Hunt, pour tromper d'abord le docteur russe, ensuite la belle Nyah. Par ce jeu de distorsion de la réalité, Hunt se retrouve privé de son existence propre, il n'est rien, puisqu'un autre peut le remplacer à tout moment. C'est à partir de cette constatation glaçante que l'agent secret va trouver sa quête, qui devient dès lors celle du film, bien plus que le recouvrement du virus et de l'antidote, simples McGuffin : il doit se différencier de l'Autre pour exister pleinement. Et pour cela, il doit devenir un héros.*

*Ce thème est introduit dès la première réplique, prononcée par le Dr Nekhorvich : « Toute quête de héros débute par ce dont tout héros a besoin : un ennemi. » Ici, l'ennemi, ça peut être le virus Chimera, ça peut être Ambrose, ça peut être le fait de ne pas vraiment exister, on*

*s'en moque : ce qui compte, c'est devenir un héros. Dans la première partie, Ethan Hunt est contraint de rester passif : il envoie celle qu'il aime dans les bras de son ennemi mais ne peut se révolter, il ne peut que la surveiller de son écran d'ordinateur. La transition vers l'action se fait dans une séquence située dans un champ de courses, où Ethan agit mais est contraint une nouvelle fois de disparaître. Cependant, il sait qu'il peut, doit agir maintenant. On sait John Woo fervent chrétien, il le manifeste ici en transformant son espion pas simplement en héros mais carrément en figure christique du Bien, une sorte d'ange, qui fait face seul au Mal. Cela donne lieu à une scène qui aurait pu tourner au ridicule mais qui est magnifique : l'apparition à travers les flammes du héros précédé d'une colombe divine.*

*Bien sûr, il serait faux de dire que M : I-2 est le film le plus personnel de son auteur. Toutefois, il prouve la capacité de John Woo à se renouveler sans se renier. En succédant à Brian De Palma, il ne copie pas mais fait son propre film, c'est-à-dire moins complexe (mais pas simpliste !), plus basé sur les émotions et naturellement l'action. On peut dire qu'il se rapproche de James Bond, la ringardise de l'agent britannique en moins, le lyrisme en plus. Certes ça reste un film de studio, mais Woo parvient à le marquer profondément de son empreinte. Celle d'un grand cinéaste.*



**Harry, un ami qui vous veut du bien – Dominik Moll**

*Annoncé comme l'une des petites bombes inattendues du dernier Festival de Cannes, le second film de Dominik Moll est en effet une bonne surprise dans l'univers morne du cinéma français.*

*Il s'agit d'un vrai bon film de genre, un film d'angoisse, fortement inspiré de Shining. Comme Jack Torrance chez Kubrick, Michel, père de famille rangé, a autrefois tenté d'être écrivain mais a laissé tomber pour devenir prof. Cet été, alors qu'il part en vacances avec sa famille, femme et trois fillettes, dans un stress épouvantable, il rencontre dans les toilettes (c'était là également que Torrance rencontrait le fantôme du gardien Delbert Grady à l'hôtel Overlook) d'une aire d'autoroute Harry, un ancien copain du lycée, devenu rentier, qui coule une vie insouciante en compagnie de sa pulpeuse fiancée, Prune. Dès cette séquence, Moll laisse affleurer une angoisse, venant troubler la tranquillité du quotidien le plus banal, grâce à un jeu d'étirement de la durée, qui découle d'une habile utilisation du champ-contrechamp.*

*La suite ne démentira en rien cette angoisse initiale et, dès lors, le suspense, ne fera qu'augmenter. Car Harry s'invite dans la résidence secondaire du Cantal de Michel et se met à délivrer pernicieusement ses idées tordues, toujours dans l'optique de faire le bien de cet ami qu'il admire tant et de le voir reprendre la plume pour mener enfin la carrière de grand écrivain qui devait être la sienne. À ce stade-là, révéler la suite serait gâcher une bonne partie du plaisir jubilatoire que l'on prend à ce film. On peut simplement dire que Moll et son scénariste Gilles Marchand ont intelligemment marié la frousse à l'humour noir. On appréciera aussi les qualités de la mise en scène : Moll se révèle aussi apte à filmer en scope les grands espaces qu'à serrer au plus près les visages de ses acteurs. Acteurs tous exceptionnellement dirigés, par ailleurs : Sergi Lopez est aussi inquiétant que son physique est bonhomme et rassurant, et Laurent Lucas est parfait de normalité ambiguë. Les rôles féminins sont quant à eux quelque peu sous-écrits mais bénéficient du talent de Mathilde Seigner et de Sophie Guillemin qui, tout en douceur, compose ce qui est in fine le personnage le plus émouvant du film.*

*Le seul vrai regret que j'ai pu éprouver à Harry, c'est que, contrairement aux films dont il s'inspire (en plus de Shining, notons l'influence de Polanski et de Lost Highway de David Lynch, auquel la scène où Harry hurle seul au volant de sa voiture qui fonce dans*

*les ténèbres rend explicitement hommage), la folie de son (ses) personnages ne contamine jamais vraiment le film. On a peur, oui, mais jamais on n'est déstabilisé, mal à l'aise. Le film reste trop sage et ne parvient pas à entrer dans la catégorie des grands films schizos qui l'ont inspiré. À cet égard, la fin est plutôt décevante. Même si l'on appréciera le fait que Dominik Moll laisse planer sur son Harry une zone d'ombre persistante...*

*Ne boudons quand même pas notre plaisir.*





### **O'Brother – Joel Coen**

*Malgré toutes les réactions assez mitigées qui ont suivi la présentation du film à Cannes, je continuais à attendre le nouveau film des frères Coen comme le Messie. Je n'aurais pas dû, j'ai été affreusement déçu.*

*Bon, tout d'abord, je tiens à préciser que j'ai quand même trouvé ça foncièrement sympathique et que les acteurs sont tous au top, dans le registre « têtes de con ». Au niveau visuel et sonore, les Coen bros. prouvent qu'ils sont toujours aussi inspirés avec un travail magnifique sur les couleurs et une musique qui réjouit les oreilles. En revanche, côté scénaristique, on n'est pas loin de la panne. On s'ennuie parfois assez sévèrement et les gags se font attendre. Et parfois même quand ils viennent, ce n'est pas forcément très drôle. Exemple : les gags sur la gomina sont drôles au début, mais à force de se répéter ils finissent par perdre leur force comique.*

*Gros problème de rythme : les Coen avaient probablement l'intention de mener leur affaire sur un tempo cool qui s'adapterait bien à l'image qu'on se fait du Mississippi, à l'image d'un Altman qui parvenait à s'adapter parfaitement à la région qu'il filmait, en l'occurrence le Sud, dans son récent et jubilatoire Cookie's Fortune. Les Coen, eux qui ont toujours su allier la frénésie comique à un rythme cool, se retrouvent ici avec un film souvent mou du genou. Certaines scènes, ici un bivouac au rythme indolent d'une guitare, là une cérémonie du Ku Klux Klan, ou cette séquence géniale, qui fait regretter ce que le film aurait pu être, où les trois larrons, déguisés façon ZZ Top, enflamment, musicalement, une réunion électorale, réveillent l'intérêt. Mais pas assez pour faire partir le film dans la stratosphère du délire déjanté, contrairement à un Big Lebowski où on se marrait sans discontinuer, ébloui par l'authentique génie des frangins.*

*O'Brother n'est même pas du niveau d'un petit Coen, comme pouvait l'être Raising Arizona, qui avait le mérite d'être constamment divertissant. Toutefois, comme je suis un fan incorrigible du tandem, j'attends désormais impatiemment leur prochain opus, annoncé comme un film noir à petit budget en noir et blanc interprété par Billy Bob Thornton et Frances McDormand, tout en espérant cette fois ne pas être déçu.*



### **High Fidelity – Stephen Frears**

*Soyons clair : ce qu'il y a de mieux dans High Fidelity, c'est la bande originale. Une impeccable compilation des goûts musicaux du héros, soit de la bonne pop-rock des années 70, avec du connu (Bob Dylan, Aretha Franklin, The Velvet Underground, Elvis Costello, Stevie Wonder) et du moins (The 13<sup>th</sup> Floor Elevators, The Beta Band). Au final, 15 titres tous aussi recommandables les uns que les autres. En revanche, le film est beaucoup plus dispensable.*

*À une certaine époque, Stephen Frears signait des œuvres brillantes et inspirées (The Hit, son meilleur, Les Arnaqueurs, The Snapper). Ce temps semble aujourd'hui révolu tant la paresse de la mise en scène de son dernier film est frappante. Aucun style, aucune idée, d'une platitude extrême, Frears plante sa caméra et se contente de filmer. Pourtant, l'idée de départ (tirée du roman homonyme de Nick Hornby) est très bonne : étudier les relations amoureuses en les rattachant à la passion musicale.*

*Les meilleures scènes du film sont d'ailleurs celles qui se passent au magasin de vinyles de Rob, le héros, entouré de deux sacrés numéros de collègues. Là, Frears arrive à capter la monomanie de ses personnages, à travers des dialogues vifs et drôles. Par contre, c'est un plantage total sur l'aspect sentimental. Quatre scénaristes (dont John Cusack lui-même) et au total zéro idée nouvelle sur l'amour ou les relations hommes-femmes, rien que des ressorts hyper-convenus de comédie romantique lambda.*

*Dans le rôle principal, Cusack en fait des tonnes mais, en le faisant parler face caméra, donc à nous, Frears crée comme une certaine complicité entre le spectateur et le personnage, qui finit par nous le rendre sympathique. Mais la vraie révélation de ce film agréable mais faiblard est Jack Black, petit gros qu'on avait déjà aperçu brièvement dans Mars attacks ! Ici, il bouffe l'écran dans le rôle de Barry, l'un des complices, totalement déjanté, de Rob. Il prouve ses talents non seulement d'acteur grâce à une performance comique redoutable mais également de chanteur, en reprenant avec entrain le titre Let's get it on de Marvin Gaye dans la scène finale. Essentiellement pour lui, on peut aller voir High Fidelity, tout en continuant à espérer pour un jour prochain le vrai retour de Stephen Frears.*



### **Space Cowboys – Clint Eastwood**

*C'est un film qu'il faut laisser mûrir. Quand on sort de la projection, on se dit que c'est un petit Eastwood, sympa mais sans plus, loin de ses sommets de la décennie, tels Unforgiven ou A Perfect World, ou le très singulier Minuit dans le jardin du Bien et du Mal. Pourtant, plus on y pense, plus il prend de la valeur. Et l'on se rend compte soudain de sa grande beauté...*

*L'histoire pourrait se résumer à un Armageddon 3<sup>e</sup> âge. Ici, comme là-bas, une saloperie cosmique menace la Terre – une météorite chez Bay, un satellite défaillant chez Eastwood – et le seul homme capable de mener à bien la mission est un maverick, un anti héros typiquement américain. Notre homme accepte à la condition d'emmener son équipe avec lui. Suivent l'entraînement dans les installations de la NASA à Houston puis le départ pour les cieux avec les emmerdes qui en découlent. La seule différence, mais elle est de taille, c'est l'absence réjouissante de toute une pyrotechnie stupide et vaine traditionnelle des blockbusters. Clint Eastwood est l'un des derniers grands représentants du cinéma classique américain, un cinéma intelligent et accessible à tous, essentiellement basé sur des personnages forts mais qui ne se préoccupe absolument pas d'en foutre plein la vue.*

*D'ailleurs, la technologie, Eastwood s'en amuse. Les deux jeunes astronautes sont des petits cons arrogants et méprisants qui ne jurent que par les ordinateurs alors que les quatre « space cowboys » préfèrent le travail manuel à l'ancienne. Heureusement, il n'y a pas ici de discours aigri, façon « c'était mieux avant », juste un refus de jouer la carte de la surenchère, pour y préférer l'humour et l'émotion. On peut trouver que c'est facile, élémentaire, mais pour doser cela aussi admirablement qu'ici, il faut quand même pas mal de talent.*

*La partie « au sol », qui dure près des deux tiers du film, tient de la comédie pure : on s'amuse beaucoup à voir ces prégrabataires (tous magnifiquement campés par quatre vétérans du grand écran) devenir les héros d'une superproduction, eux qui ne sont plus censés avoir droit à l'image puisqu'ils ne sont plus dans les canons de beauté hollywoodiens. Toutefois, Eastwood veille à faire surgir l'émotion discrètement, sans chichis, notamment dans de très belles scènes de retrouvailles où l'on s'aperçoit que l'autre a vieilli, et que par conséquent soi-même aussi, rapprochant l'échéance de la mort. Ça pourrait être excessivement sombre et déprimant, mais le réalisateur a opté pour la bonne humeur quelquefois ternie par une réplique aigre*

*(quand on se remémore le passé et tous les gens que l'on a connus puis perdus de vue pour apprendre, quarante ans plus tard, qu'ils sont morts : « On meurt beaucoup ces temps-ci », finit par lâcher Hawk alias Tommy Lee Jones) ou par un cancer qui ne vous laisse que huit mois à vivre.*

*Les premières scènes dans l'espace émeuvent parce qu'elles traduisent l'état d'esprit des quatre briscards qui touchent enfin un rêve vieux de quarante ans. Eastwood filme l'espace intersidéral comme il filmait l'Ouest américain : avec un lyrisme fasciné. Sans jamais néanmoins se laisser déborder par les effets spéciaux. On regrettera un peu que la suite de la mission spatiale soit plus routinière avec les rebondissements attendus. Ce n'est certes pas là que Clint est le plus inspiré : il filme le tout correctement, mais on sent qu'il n'y accorde pas un grand intérêt, qu'il a dit ce qu'il voulait dire dans la première partie.*

*Et puis, il y a ce dernier plan. L'un des plus beaux que j'aie vu cette année. Un truc tout simple mais essentiel. Une preuve définitive que Clint Eastwood est un humaniste. Que l'homme est le centre de cette œuvre, de son œuvre. L'homme, infime parcelle dans l'immensité de l'Univers, mais parcelle essentielle. Voilà un plan à montrer dans les écoles de cinéma. Clint Eastwood est un immense metteur en scène.*



 **Yi Yi (A One and a Two) – Edward Yang**

*Surtout ne pas se laisser rebuter par la durée de près de 3h car ce serait passer à côté d'un des plus beaux films de l'année, grâce auquel le cinéaste taïwanais Edward Yang devrait enfin obtenir la consécration internationale qu'il mérite.*

*Yi Yi est une fresque familiale qui brasse une bonne dizaine de personnages, qui se croisent et/ou se perdent. Procédé déjà souvent vu à l'écran mais qui brille ici d'une simplicité limpide qui en fait toute la splendeur. Ainsi, Yi Yi pourrait tout bêtement s'appeler Les Choses de la vie. Dans un building de Taipei vit une famille taïwanaise comme tant d'autres, les Jian. Le père, NJ, la quarantaine, est informaticien dans une grande entreprise qui rencontre quelques difficultés. La mère, Min-Min, sombre en pleine dépression après que sa propre mère soit tombée dans un coma profond. La fille adolescente, Ting-Ting, connaît son premier amour. Le jeune fils, Yang-Yang, s'interroge sur les choses et se met à prendre des photos de la nuque de ses proches pour leur « montrer l'autre partie de la vérité ». Autour d'eux, on trouve un beau-frère endetté mais qui continue à claquer son pognon à tout va, un homme d'affaires japonais serein et philosophe, une voisine célibataire qui élève sa fille, entre deux rencontres, un ado meurtrier et, surtout, un ancien amour de jeunesse de NJ, qui va faire prendre conscience à ce dernier qu'il est peut-être passé à côté de sa vie.*

*Sur ces bases, Edward Yang tisse sa toile en prenant soigneusement son temps, enchaînant des scènes toutes simples qui suivent le cours de la vie telle qu'elle est, sans chichis ni esbroufe, et au bout du compte signe une œuvre bouleversante. Toujours grâce à cette simplicité, qui est la meilleure alliée de l'immense ambition du metteur en scène (car, après tout, la question qu'il pose tout le long du film est une question incroyablement vaste : c'est quoi, la vie ?). Ce dernier affirme même qu'il a voulu que ce film soit une « rencontre de 3h entre les spectateurs et un ami et non pas avec un cinéaste ».*

*De ce point de vue-là, Yang a un peu « raté » son coup. Car il est un cinéaste, et un grand, qui a autant le sens des personnages et des situations que du visuel. Notons notamment un travail superbe sur les jeux de reflet : très souvent, les lumières des mégapoles que sont Taipei et Tokyo (dans quelques séquences qui se déroulent au Japon) se reflètent dans les silhouettes des personnages. C'est une idée de mise en scène lumineuse (c'est le cas de le dire) qui inonde le film*

*de beauté. Toutefois, jamais Yang ne se la joue : il n'est pas venu donner de leçons de mise en scène, de même qu'il n'est pas venu donner de leçons de morale. Il reste un observateur attentif et discret tout au long des 2h53.*

*Si Yi Yi est un très grand film, c'est parce qu'il est à la fois un hymne à la vie, aussi absurde et injuste soit-elle, mais aussi un hommage magnifique au cinéma. Il n'est pas difficile de voir dans le rôle du jeune Yang-Yang transparaître la personnalité du cinéaste Edward Yang : celui qui veut montrer aux gens « l'autre partie de la vérité » ou, comme il le dit dans son discours final, celui qui veut « emmener les gens ailleurs ». Yang-Yang (sûrement pas innocent, ce patronyme) a d'ailleurs la même fonction que Yang (Edward) à travers le film : il ne participe jamais vraiment à l'action et reste le scrutateur de ce petit monde qui s'anime.*

*« Depuis l'invention du cinéma, on vit trois fois plus », dit à un moment l'un des protagonistes. C'est bien vrai.*



**Tigre et Dragon (Crouching Tiger, Hidden Dragon) – Ang Lee**

*Un peu trop annoncé comme « le chef-d'œuvre du Festival de Cannes », Tigre et Dragon est un « wu xa-pian » (film de sabre) dans la grande tradition des films de la Shaw Brothers des années 70, avant que des nouveaux cinéastes tel Tsui Hark n'inventent le film kung-fu moderne.*

*L'histoire est très classique et tient de ces grandes légendes des temps anciens avec de preux guerriers, de belles princesses, des sorcières, des amours impossibles, le tout dans des décors fabuleux. Ici, le valeureux Li Mu-Bai décide de céder sa mythique épée « Destinée » à un seigneur de Pékin. Mais un mystérieux voleur sévit... Pendant ce temps, la belle Jen Wu, fille d'un gouverneur, se lamente à l'idée de son mariage arrangé alors que celui qu'elle aime est un bandit de grand chemin, Lo.*

*Cette trame simple est essentiellement prétexte à de spectaculaires scènes de combat où le talent du grand chorégraphe Yuen Wo-Ping (celui de Matrix), associé aux prodiges des effets spéciaux numériques, fait merveille. Les personnages défient les lois de la gravité, marchent sur les murs, dans les airs. Cela donne lieu à quelques scènes extraordinaires comme cette scène de poursuite sur les cimes (!) d'une forêt de bambous, le sommet du film, une séquence vibrante de poésie. Le sentiment de jamais-vu qui étreint dans ces moments redonne une foi d'acier dans la magie du cinéma.*

*Toutefois, le problème vient des scènes « explicatives », quand même un brin languettes, où la mise en scène d'Ang Lee, inspirée dans les chorégraphies d'arts martiaux, se fait plate et académique. La reconstitution est fastueuse, les décors et les costumes sont de toute beauté, mais il n'empêche que l'ennui se fait cruellement ressentir. C'est surtout frappant dans la première partie, la seconde, dont la transition se fait lors de très belles scènes tournées dans les époustouflants paysages du désert de Gobi, étant captivante jusqu'au bout. L'émotion se fait alors plus présente, et l'on est touché par l'amour irréalisable entre Jen et Lo, mais aussi par celui entre Li Mu-Bai et la vaillante Shu Lien.*

*Notons aussi en faveur du film que, comme dans Gladiator, film qui lui aussi revisitait un genre tombé en désuétude en mariant le classicisme de son histoire à la modernité de la technique, il n'y a dans Tigre et Dragon aucune distance, aucun cynisme, qui aurait pu*

*faire sombrer le film dans la parodie. Non, tout est au premier degré et c'est bien mieux ainsi.*

*Le film de Lee est donc de la belle ouvrage, mais de là à crier au chef-d'œuvre comme beaucoup l'ont fait, il y a un pas que je me refuse à franchir.*





### **Eyes Wide Shut – Stanley Kubrick**

*C'est une expérience unique, un plaisir rare que de découvrir ce dernier film de celui qui aura été le maître incontesté du cinéma de ces quarante dernières années. Kubrick aura donc disparu sans même un mot sur ce film, probablement le plus intrigant et le plus complexe de sa longue carrière.*

*Mais sous ses apparences sombres, c'est aussi son film le plus lumineux, le plus humain et le plus émouvant. Après avoir longuement côtoyé les dieux, Kubrick revient sur terre pour s'intéresser aux hommes. D'une façon magnifique.*

*Bill et Alice, mariés, un enfant, lui docteur, elle femme au foyer, grand appartement luxueux, donnent toutes les apparences d'un couple heureux et sans histoires. Mais le méchant Kubrick, comme le méchant Schnitzler dans sa nouvelle, est perspicace : c'est ainsi qu'il met le couple à nu et nous dévoile, sous le vernis du bonheur, deux êtres qui se connaissent à peine (et s'aiment encore moins) et qui s'avèrent n'être rien l'un pour l'autre.*

*Un soir, lors d'une scène de ménage motivée par la jalousie, Alice avoue à son mari des fantasmes inassouvis avec un autre homme. C'est de là que débute la partie centrale du film, l'errance nocturne de Bill, qui va le pousser à ouvrir les yeux sur le vide de son existence.*

*La façon dont les ennuis vont lui tomber sur la tête est souvent à la limite de la franche comédie et on peut sentir alors une certaine tendresse de la part de Kubrick pour ce personnage, pathétique, de docteur Harford. Tom Cruise, le beau héros par excellence, est d'ailleurs stupéfiant dans ce rôle et arrive même à nous émouvoir par le ridicule de son personnage.*

*Mais il y a une scène, hallucinante, qui prouve définitivement à ceux qui n'en étaient pas encore convaincus (environ deux personnes) à quel point Kubrick était un immense réalisateur. Cette scène, c'est celle dite « du bal masqué », où les invités cachés derrière d'inquiétants masques assistent à un rituel sexuel mené par un gourou en habit de cardinal. Kubrick s'inspire de la peinture italienne du XVI<sup>e</sup> et ses plans sont autant de superbes tableaux. Cette séquence glacée, angoissante, paradoxalement la moins sexuelle du film, est la seule où le réalisateur s'autorise un bref retour auprès des dieux qu'il aime tant. Admirable aussi est l'idée d'avoir caché Tom*

*Cruise derrière un masque blanc et impassible lorsque tant de choses incroyables se trament sous ses yeux.*

*Retour à la réalité. Après des moments démesurés, culminant avec la scène de l'orgie masquée, Kubrick revient à des scènes de la vie quotidienne, Bill au boulot, Alice aidant sa fille à résoudre un problème de maths... Mais le malaise est là et ne lâche ni les personnages, ni les spectateurs.*

*La suite du film bascule vers le film noir, ce qui permet à Kubrick de revenir à un genre qu'il affectionnait à ses débuts avec, notamment, L'Ultime Razzia en 1956. Ici, une jeune femme qui a sauvé la vie de Bill lors de l'orgie vient d'être – probablement – assassinée. Et le médecin de se retrouver suivi par une inquiétante silhouette dans les rues de New York by night. Kubrick prend son temps, laisse durer ses plans, la tension monte, la magie (noire) opère...*

*Mais Kubrick, en réalisateur imprévisible, casse délibérément toute la magie de ce qui vient de se passer à l'écran, et particulièrement cette fameuse partouze, dans le long discours qu'il place dans la bouche de Sydney Pollack. Tout ce que Tom Cruise a vu, c'était uniquement de la pure mise en scène, tous ces partouzeurs masqués n'étaient que des notables new-yorkais en mal d'aventure. Fini : Kubrick ne regarde plus les êtres humains d'en haut. Non, il est à leur côté. Ce discours le prouve, comme il prouve le pouvoir de manipulation du réalisateur, des réalisateurs en général.*

*La conclusion, terrifiante par sa nonchalance, est laissée à Nicole Kidman, finalement très absente de la majeure partie du film, conclusion qui montre que le sexe est la seule chose qui reste au couple pour croire à leur amour.*

*Film pessimiste, film de mort (mais pas morbide), cette ultime œuvre du grand Stanley est surtout un film qui regarde les êtres – personnages et spectateurs – avec une ironie désespérée qui le rend bouleversant.*

*Eyes Wide Shut, ceux de Bill et d'Alice sur l'inanité de leur petite vie lisse mais aussi et avant tout ceux de Stanley Kubrick, visionnaire génial, l'un des derniers réalisateurs à croire qu'un film peut changer le monde et dont la folie inspirée va beaucoup nous manquer.*



### **Rhapsodie en août – Akira Kurosawa**

Rhapsodie en août d'A. Kurosawa paraît posséder toutes les caractéristiques de la déception face à ce que l'on était en droit d'attendre d'un grand cinéaste.

Rhapsodie en août est avant tout un film décalé. En décalage entre ce qu'il semble dire et ce qu'il dit réellement. En apparence, il s'agit d'un film limpide, aussi pur que la lumière solaire qui baigne la superbe photographie d'un bout à l'autre ; une limpidité qui aurait même parfois tendance à verser dans le simplisme, lorsqu'il s'agit d'énoncer quelques platitudes – platitudes nécessaires sans doute mais platitudes malgré tout – sur le devoir de mémoire en général et ici sur le drame de Nagasaki en particulier.

J'ai d'ailleurs été très fortement décontenancé qu'un cinéaste de la stature de Kurosawa ait pu se laisser aller à un didactisme aussi pesant. Décontenancé également par la vision de l'enfance que donne le film, rongé par l'idéalisme béat qui m'a beaucoup agacé. On ne saurait accuser le cinéaste de gâtisme – j'emploie ce terme en ayant conscience de mon manque de respect envers l'auteur des Sept Samourais – mais comment qualifier autrement que de « vision de vieux » cette image d'enfants merveilleux que véhicule le film ? D'un strict point de vue visuel, Kurosawa n'a pourtant pas perdu la main et manifeste toujours un grand sens de l'espace et de la composition picturale des plans. Mais, comment dire : son génie esthétique ne m'éblouit plus, car j'ai trop de mal à accepter le fond pour adhérer à la forme.

Il est toutefois des films qui recèlent des beautés secrètes, qui mettent du temps parfois à se révéler, mais lorsque ce moment est venu, quel authentique bonheur pour le cinéphile ! Rhapsodie en août fait partie de cette catégorie rare. Je pense qu'il était nécessaire que j'exprime dans un premier temps ce qui m'a déçu dans le film – devrais-je dire surpris ? – avant d'en évoquer la richesse et la subtilité qui m'avaient échappé lors de la projection.

C'est une scène particulière qui m'a poussé à revoir mon jugement : la dernière et la plus belle du film. Bouleversée par la nouvelle de la mort de son frère, exilé à Hawaï, à qui elle n'a pu rendre visite une dernière fois, la grand-mère perd la tête et se met à revivre ce fameux neuvième jour d'août, où la bombe A cause la mort de son mari, parmi d'autres habitants de Nagasaki. S'échappant de chez

*elle, la vieille dame se met à courir sans but précis sous une pluie battante, poursuivie par ses petits-enfants qui ne parviennent pas à la rattraper. Le film s'achève là, mais au fond tout est résumé dans cette scène, tout ce qui, jusque-là, m'était passé au-dessus de la tête.*

*Kurosawa ne nous parle pas ici de devoir de mémoire, ni de la nécessité pour les générations suivantes de se souvenir des horreurs de la guerre. Il ne parle qu'en surface de la vieillesse et de la mort. La grande affaire de Rhapsodie en août, c'est là, le fossé, l'écart existant entre les êtres. Ce n'est pas seulement d'un film décalé qu'il s'agit là, mais bel et bien d'un film sur le décalage. Sur l'incapacité des gens à se comprendre entre eux. De fait, si Kurosawa met dans la bouche de ses personnages d'enfants de grandes phrases théoriques sur la guerre (ce qui m'avait fait critiquer : je n'aime pas que l'on me présente un enfant comme un singe savant, comble de la fausseté cinématographique), c'est pour finalement montrer que, malgré toute leur bonne volonté, ils sont parfaitement incapables de comprendre leur grand-mère, qu'ils ne peuvent la « rattraper » comme dans la scène finale.*

*Dans un beau plan, la vieille dame est assise face à l'une de ses amies, chacune murée dans son silence sans proférer une parole. Plus tard elle dira à ses petits-enfants étonnés que, parfois, il est possible de se comprendre sans se parler. La parole compréhensive – ou cherchant à comprendre – ne vaut rien ici : elle est instrument de l'incommunicabilité. Kurosawa qu'il est aisé de reconnaître derrière le personnage de la grand-mère, elle-même un peu cinéaste puisqu'elle se plaît à raconter des histoires, est un homme pudique. Au fond, son dernier film ne parle que de lui, du vieil homme qu'il est désormais, de son inquiétude face à la mort mais plus encore de sa tristesse à ne pouvoir partager ses craintes. En refusant tout exhibitionnisme, en dénonçant implicitement la parole comme un leurre, le cinéaste japonais a réussi son film le plus faussement simple au risque d'être confondu avec du simplisme, d'une déchirante légèreté, d'une sombre mièvrerie.*

*Un dernier mot sur Richard Gere : débarrassé de ses oripeaux de star, il incarne avec une humilité touchante le rôle du neveu nippo-américain. Le voir évoluer au milieu d'acteurs japonais, fragilisé par la barrière d'une langue qu'il ne connaît pas (il a visiblement appris tous ses dialogues de façon purement phonétique), procure une réelle émotion, probablement amoindrie s'il s'était agi d'un acteur inconnu.*



**Le Fabuleux destin d'Amélie Poulain – Jean-Pierre Jeunet**

*Après une parenthèse hollywoodienne plus que concluante, avec Alien, la résurrection, Jean-Pierre Jeunet revient en France et signe son meilleur film, et, comme une réaction face à son précédent, son plus « français ». Comme si, après un tournage à Los Angeles, le seul moyen de revenir au cinéma signifiait pour lui de revenir au plus près de son pays d'origine. Longtemps assimilé à la bande d'une « nouvelle Nouvelle Vague », constituée entre autres par Besson, Kassovitz (par ailleurs acteur formidable ici), Jan Kounen ou Christophe Gans, pratiquant un cinéma avant tout visuel, et en cela proche d'une certaine mentalité américaine, Jeunet (même si ses deux collaborations avec Caro créaient surtout un univers autre, insouciant en fait d'un quelconque problème de nationalité) se débarrasse totalement avec Amélie de ce qui aurait pu subsister des oripeaux d'un cinéma français à l'américaine.*

*Au contraire, on ne peut pas imaginer plus français que ce Paris-là, avec ses bars-tabacs où l'on parle encore avec une gouaille typiquement parigote disparue depuis les années 50, ses épiceries de quartier, ses lieux on ne peut plus reconnaissables (le Sacré-Cœur, Montmartre...). Ce quasi-naturalisme pourrait surprendre de la part d'un metteur en scène aussi méfiant vis-à-vis du réel que Jean-Pierre Jeunet : mais que l'on ne s'y trompe pas, aucun film n'est moins réaliste que celui-ci. On nous indique que le film se déroule au moment de la mort de Lady Di, soit donc en 1997. Certes, il y a bien des objets modernes comme la télévision ou le magnétoscope. Mais qui cohabitent avec des éléments tout droit sortis d'une pure tradition française : je pense notamment à ces pavillons de banlieue comme on n'en voit plus, mais avant tout aux personnages, dont les plus représentatifs se trouvent au Café des Deux Moulins où travaille Amélie. De fait, le film est complètement déphasé. Tout cet univers de carte postale est factice : il est droit sorti de l'esprit d'une Amélie (ou d'un Jeunet, puisque c'est exactement la même chose). C'est une projection mentale, si l'on veut.*

*Si Amélie est le meilleur Jeunet, c'est aussi le plus personnel. Peut-être parce qu'il s'agit là de son premier vrai film en solo (Delicatessen et La Cité des enfants perdus avaient été réalisés en duo, Alien était une commande)... Quoi qu'il en soit, il n'est pas difficile de reconnaître le metteur en scène qui illustre ses visions créatrices folles dans le personnage de la jeune fille timide et rêveuse qui décide de rendre plus belle la vie des autres (n'est-ce pas là une part de l'objectif du*

*metteur en scène justement ?). La voix du narrateur nous signale à un moment qu'Amélie ne tient pas du tout à se confronter à la réalité. On mesure alors tout le caractère presque autobiographique du film : Jeunet n'a ainsi jamais caché qu'il préférerait tourner en studio plutôt qu'en extérieurs, signalant ainsi que le réel n'est pas vraiment fait pour lui. Le film ne ressemble pourtant pas à une unique apologie de l'imaginaire mais laisse percer par instants (les plus beaux) une amère mélancolie : les rêveurs sont cruellement seuls et exclus (que ce soit Amélie ou Nino) ou alors maltraités par ceux qui ne rêvent pas (ainsi du doux commis Lucien, interprété avec beaucoup d'humilité par Jamel, avec son patron, l'épicier Collignon, clairement montré comme un homme d'habitudes, caractéristiques d'une forme d'incapacité à rêver). « Les temps sont durs pour les rêveurs », affirme l'un des personnages, résumant superbement le projet cinématographique de Jeunet, en décalage avec le tout-venant du cinéma français.*

*Le film reste un conte optimiste et souriant : pas question de sombrer dans la noirceur, nous ne sommes plus au temps où Caro amenait sa cohorte de monstres avec lui. Jeunet travaille désormais en solo et peut laisser libre cours à ses propres penchants dont l'un des plus touchants est son obsession monomaniaque de la liste : les personnages sont présentés par ce qu'ils aiment et n'aiment pas, et le scénario ressemble plus à un assemblage de saynètes (on ne peut pas dire de « tranches de vie » tant le film est anti-réaliste) mises bout à bout qu'à une intrigue parfaitement linéaire. Le lien entre toutes est assuré de façon double, à la fois par un narrateur (la belle voix d'André Dussollier qui rend certaines scènes, notamment le prologue, irrésistibles) et par Amélie. Il faut alors reconnaître que le film ne serait rien sans son actrice principale, sublime Audrey Tautou, d'une présence incroyable, véritable vecteur d'énergie, au même titre que la mise en scène survoltée et brillante de Jeunet. C'est cette énergie qui est par ailleurs l'une des grandes qualités du film : au moment où l'on frôle la mièvrerie, du moins l'excès de gentillesse, un vent de folie, un grain mystérieux (le metteur en scène et/ou l'actrice) se déchaîne, qui empêche l'écœurement, et rend le film imprévisible et jubilatoire.*

*On ne pourrait conclure sans mentionner la musique de Yann Tiersen, superbement en accord avec les images. Du génie, du vrai.*



 **Hana-bi – Takeshi Kitano**

*Comment expliquer la secousse tellurique provoquée par le septième film de Takeshi Kitano ? Comment décrire l'émotion poignante qui se dégage de cette œuvre majeure, sans hésitation l'une des plus belles du cinéma contemporain ?*

*Sonatine, le meilleur Kitano jusqu'alors, avait révélé un style unique, inclassable, fait de longs silences, de gags absurdes et d'explosions subites de violence sanglante. Hana-bi marque l'apogée de ce style. Kitano détourne vite une trame mélodramatique assez chargée, qui aurait pu sombrer facilement dans l'émotion lacrymale convenue, pour en faire une histoire d'amour et d'amitié bouleversante. Bouleversante parce que sobre : le réalisateur aime les plans fixes et les gestes réduits au minimum. Sobriété qui ne rime toutefois pas ici avec sécheresse : malgré la violence à la limite du supportable, ce qui prime et qui marque avant tout dans le film, c'est une poésie qui prend parfois des détours inattendus, notamment à travers le dessin et la peinture. Toutes les toiles que l'on voit sont signées Kitano lui-même, et révèlent un don certain et un beau sens de la couleur, qui font écho à son don, cinématographique celui-là, qui se traduit par un sens rare du cadrage et de la composition des plans.*



### Zoolander – Ben Stiller

*On aime bien Ben Stiller. On se souvient de lui l'an dernier, chipant allégrement la vedette à un De Niro pourtant déchaîné, dans l'honorable Meet the parents. Pour sa troisième réalisation, il choisit de reprendre un personnage qu'il avait créé pour le Saturday Night Live et d'en porter les aventures sur le grand écran.*

*Derek Zoolander est un top-model dont la stupidité incommensurable n'a d'égal que la gloire inégalée, obtenant trois fois de suite le titre de mannequin de l'année. Lorsque ce titre lui est dérobé par un concurrent et qu'un article ravageur paraît dans le Times, Zoolander, désespéré, décide de prendre sa retraite pour se consacrer à des œuvres caritatives. Mais un tailleur particulièrement diabolique veut lui faire endosser à ses dépens le rôle d'assassin du Premier ministre malaisien.*

*La trame, crétine, n'est donc ici qu'un prétexte à un enchaînement de gags, les plus régressifs possible. Ce type de comédie est un genre ardu ; pour un Dumb and Dumber (mètre étalon du film con moderne), combien de ratages volontairement débiles et réellement navrants ? Hélas, ce Zoolander n'est pas une réussite. Si le film suscite une sympathie surtout grâce à la composition touchante de Stiller, il s'avère relativement pauvre en gags. Outre un problème de rythme gênant, c'est la superficialité de l'ensemble qui pose le plus de problèmes. Dumb and Dumber par exemple, était un beau film sur l'amitié en plus d'être une comédie hilarante, Austin Powers (le premier) était un grand film nostalgique et amusé sur les années 60. Zoolander n'est rien. La satire, inoffensive, du monde de la mode a tôt fait de s'embourber, la mise en scène « pop », multipliant les effets, pénible à la longue, ne venant rien arranger. Le film décolle cependant l'espace de deux, trois scènes : un « défi-défilé » arbitré par David Bowie au son du Beat it de Michael Jackson et une magnifique parodie de 2001. C'est tout de même peu.*





 **Kaïro – Kiyoshi Kurosawa**

*L'histoire. Après le mystérieux suicide d'un informaticien, une poignée de jeunes Tokyoïtes découvrent que des fantômes ont envahi l'Internet pour hanter les vivants.*

*Critique. En activité depuis plus de quinze ans, Kiyoshi Kurosawa n'a été découvert sur la scène internationale que ces dernières années avec quelques films très cérébraux, parmi lesquels on peut citer Charisma, Cure ou License to live, qui l'ont consacré maître de la nouvelle vague japonaise. Pourtant, avant cela, il a longtemps réalisé des séries B de commande pour les studios, s'attaquant à des genres aussi différents que le thriller ou le fantastique. Kaïro est un peu à la croisée de ces deux chemins, à la fois film d'épouvante et réflexion métaphysique.*

*On l'a remarqué, les cinéastes japonais contemporains sont tous obsédés par la mort et la solitude dans le Japon actuel. Que ce soit Kitano ou ceux de la génération de Kurosawa, comme Shinji Aoyama (réalisateur de Eureka) ou Hirokazu Kore-Eda (dont Distance, œuvre difficile sur le travail de deuil, a été présenté au dernier festival de Cannes), tous ont placé leurs films sous une ombre funèbre. Kaïro ne déroge pas à la règle : il est même particulièrement représentatif de ce nouveau courant nippon, pessimiste, qui, à travers le film de genre, dresse un état des lieux préoccupant de son pays. Ainsi, contrairement à ce que l'on pourrait croire, Kaïro ne vient pas profiter de façon opportuniste du récent retour à la mode au Japon du film de fantômes, marqué notamment par le triomphe de Ring (sorti en France en avril dernier), qui a donné lieu à deux suites. Là où le film de Hideo Nakata n'était qu'un (bon) petit film fantastique habile, celui de Kurosawa a des volontés philosophiques beaucoup plus prononcées.*

*L'un des points communs entre Ring et Kaïro vient du fait que la peur naît ici d'objets courants : là d'un magnétoscope et d'une cassette vidéo, ici de l'Internet, comme si les Japonais s'effrayaient de cette technologie qu'ils maîtrisent – ou croient maîtriser – et qui a consacré leur réussite économique. L'autre point commun vient de l'absence d'effets destinés à faire bondir le spectateur de son fauteuil. On sait depuis longtemps que la suggestion est beaucoup plus apte à créer la peur que la démonstration ostentatoire. Kurosawa l'applique parfaitement, en conservant son style sobre et dépouillé (plans fixes, usage fréquent de longs plans-séquences virtuoses) : c'est dans la*

*lenteur que naît l'angoisse et chaque apparition fantomatique est menée à un train de sénateur qui la rend véritablement éprouvante pour les nerfs.*

*Mais finalement, ce qui fait vraiment peur dans Kairo, ce n'est pas le surnaturel, ce ne sont pas les fantômes. Car, au fond, qui sont les véritables morts-vivants du film ? Ceux qui hantent tristement Internet pour signaler leur présence aux vivants pour tenter de rompre la solitude de la mort ? Ou alors ces jeunes, filles et garçons, bien vivants au sens propre, mais morts au fond d'eux-mêmes, asphyxiés par leur existence médiocre dans une mégalopole déshumanisée (Tokyo filmée comme on ne l'avait jamais vu, notamment dans l'une des dernières séquences, particulièrement impressionnante) ? La frontière est floue et c'est là que réside la beauté du film, dont le sujet n'est pas autre que l'horreur de la solitude, renforcée par le mirage d'Internet, supposé être outil de communication, de mouvement vers l'autre, mais qui ne fait qu'isoler encore un peu plus les êtres.*

*On pourra regretter une dernière partie « apocalyptique » peu convaincante et longue. On l'oubliera. On retiendra, en revanche, de cette parabole désenchantée sur le monde moderne une image forte : la représentation magnifique des fantômes. Loin des spectres numériques à l'américaine, ils sont ici figurés par de simples taches contre un mur, qu'on ne remarque que si l'on veut bien y prêter attention. Qui a dit alors que les vivants et les morts étaient si différents ?*



### **Le Seigneur des anneaux – Peter Jackson**

*Époustouflant. D'une adaptation impossible, Peter Jackson a tiré une œuvre dense, d'une force et d'une beauté proprement incroyables. Ce qui frappe en premier lieu, c'est l'intégrité du projet. Le Seigneur des anneaux, en dépit de son budget faramineux, est un film humble, qui trahit la personnalité potache d'un cinéaste dont le projet primordial est de faire plaisir en se faisant plaisir.*

*Mettre en images le monde de Tolkien est l'occasion pour Jackson de convoquer ses grandes sources d'inspiration. Ray Harryhausen tout d'abord : cette pieuvre géante et ce troll des cavernes ont le charme suranné de la grande époque de l'animation image par image dont Harryhausen était le maître incontesté. Le passage de l'Argonath, encadré de deux immenses statues dominant Frodo et ses compagnons, fait lui aussi directement référence aux séries B d'aventure des années 60.*

*Par ailleurs, Jackson n'oublie pas son passé de cinéaste gore en évitant d'édulcorer le look des monstres. Il fait des Gobelins et des Uruk-Hai des créatures difformes et repoussantes, singulièrement émouvantes. De même, il est réjouissant de constater que le metteur en scène a su insuffler à sa mise en scène, classique dans le bon sens du terme, quelques idées décalées héritées du temps pas si lointain où il tournait Bad Taste dans son jardin avec une poignée d'amis : ainsi de l'usage de la caméra portée dans les scènes de bataille qui vient brouiller la lisibilité et capter la barbarie en plongeant au cœur, ou de celui des focales courtes, des très gros plans de visages souvent pris en grand angle et de la contre-plongée abrupte.*

*Cependant, la vraie réussite du film tient à l'absence totale de distance, un réel choix artistique assurant la cohérence de l'œuvre. Le Seigneur des anneaux est donc en décalage avec son époque – les prodiges de technologie n'entrant pas en compte – car il possède l'intemporalité du mythe. Peut-être était-ce là la clé de la réussite de l'adaptation en même temps que le plus grand risque, l'absence de cynisme dans le cadre du film fantastique moderne étant authentiquement périlleuse. En l'orientant dans cette direction, Peter Jackson frôle par moments la boursoufflure kitsch, voire même ridicule, mais il a su recréer un univers d'une richesse rarement vue sur un écran. On ne saurait dire que cet univers est inédit, puisque Tolkien puisait son inspiration dans la mythologie européenne, quelque chose donc de « déjà connu » ; en revanche, la crédibilité qui*

*a su y être apportée est en tout point remarquable. « Filmer l'irréel comme le réel » semble être le but avoué de la mise en scène, tout en évitant de figer la magie dans un certain optimisme mièvre à travers une tonalité mélancolique.*



### Quelques mots sur Paul Thomas Anderson en général et *Magnolia* en particulier

*La fin des années 90 a vu se développer au sein du cinéma américain une « nouvelle Nouvelle Vague » dont l'ampleur n'est pas sans rappeler le mouvement qui agita Hollywood au milieu des années 70, lorsqu'une poignée de francs-tireurs géniaux fit souffler un vent de modernité sur l'antique système des studios. Des cinéastes affirmant très tôt un univers très personnel et un style visuel bien trempé. Hier, Martin Scorsese, Francis Coppola, Michael Cimino, Brian De Palma, Steven Spielberg, George Lucas, Paul Schrader... Aujourd'hui, ces nouveaux cinéastes ont pour nom M. Night Shyamalan, Spike Jonze, Wes Anderson, Alexander Payne, David O'Russell, le Français Michel Gondry, et surtout Paul Thomas Anderson ; certainement le plus brillant d'entre tous, auteur à 29 ans d'un chef-d'œuvre incontestable, *Magnolia*, fresque chorale de 3h, dont le relatif insuccès public lors de sa sortie début 2000 (compensée par un Ours d'or au Festival de Berlin) ne l'a pas empêché d'être depuis repris et pillé régulièrement par de jeunes cinéastes indépendants en mal d'inspiration.*

*Si l'on devait comparer superficiellement Anderson à l'un de ses glorieux aînés, c'est de Scorsese dont il se rapprocherait le plus : même connaissance encyclopédique du cinéma, même fougue visuelle qui fait de la caméra un véritable personnage à part entière et un instrument essentiel de la narration, même équipe fidèle d'acteurs et de techniciens. Toutefois, avec son deuxième film, *Boogie Nights* (1997), puis avec *Magnolia*, le jeune cinéaste développe un goût immodéré pour les films à multiples personnages, un peu à la manière d'un Altman (l'une de ses idoles), reprenant d'ailleurs dans des rôles secondaires certains acteurs récurrents du vieux maître, tels Michael Murphy ou Henry Gibson. Si *Boogie Nights* était un brillant exercice de style « à la manière de » (la dernière scène étant la reprise exacte de celle du *Raging Bull* de Scorsese), il se révélait en fin de compte un peu stérile. Plus libre par rapport à ses influences, Anderson met véritablement dans *Magnolia* sa sensibilité à nu. Le film définit les deux axes thématiques majeurs de son cinéma : la filiation et la solitude.*

*En effet, sous couvert d'une interrogation sur les hasards et coïncidences de l'existence illustrée par un prologue aussi loufoque que génial, Anderson se penche sur neuf personnages, comme les neuf pétales d'une fleur de magnolia, a priori sans rapport les uns avec les autres, si ce n'est d'être fâchés avec l'existence, mais entre*

*lesquels les circonstances vont tisser des liens. Thème pour le moins rebattu (on a déjà vu ça chez Lelouch !) mais qu'Anderson transcende avec une virtuosité incomparable. Dans Hard Eight (1996), son premier film, puis dans Boogie Nights, Anderson avait montré l'importance des figures paternelles de substitution ; dans Magnolia, les pères sont absents ou indignes et font peser le poids de leurs péchés sur le dos de leurs enfants. Nul judéo-christianisme pesant malgré tout, en dépit d'un étrange final biblique, le cinéaste ayant plus à cœur de montrer que ces relations détériorées ne débouchent que sur des gouffres de solitude, autant pour celui qui a fait souffrir que chez celui qui a souffert. Solitude face à la maladie, la mort, la dépression, la drogue, l'incompréhension des autres... Ce qui est beau ici, c'est que le regard de l'auteur n'est plus celui d'un deus exmachina (ce qui était parfois le défaut de Boogie Nights) : il n'a pas de jugement à porter, il ne fait qu'observer. Ainsi, ses personnages se fourvoient, commettent des erreurs, mais au final Anderson, sans se départir de sa lucidité, les aime si profondément qu'il leur donne une chance d'évoluer et laisse la porte ouverte à un possible pardon, une rédemption tardive.*

*Magistralement écrit, porté par une interprétation hors pair (il faut voir Tom Cruise, déchaîné en gourou du sexe, pour le croire !), bercé par la superbe partition de Jon Brion et les douces ballades d'Aimee Mann (peut-être le véritable lien entre les personnages, comme le démontre la plus belle scène du film, dans laquelle chacun des neuf personnages, muré dans sa solitude, entonne l'une de ces chansons), Magnolia, malgré sa noirceur, est une œuvre hautement jubilatoire. Le dernier film de P.T. Anderson, Punch-Drunk Love (2002), brillante et atypique comédie romantique d'1h30 et de cinq personnages, qui tenait autant des vieux films hollywoodiens en Technicolor que de Tati, a prouvé que le cinéaste pouvait prendre le contrepied de toutes les attentes qu'il avait générées et qu'il était à l'aise dans tous les registres, auxquels il impose sa marque si particulière. Le dénominateur commun de ces films : une soif de raconter des histoires hors norme, des histoires de cinéma. P.T. Anderson a la trempe d'un conteur, d'un immense conteur. On attend maintenant impatiemment de ses nouvelles.*



### Last Days – Gus Van Sant

*Last Days constitue, après Gerry et Elephant, le troisième et dernier volet du triptyque « expérimental » de Gus Van Sant. À l'instar de ces deux derniers, le film est une observation implacable d'un vaste déploiement mortifère. À l'errance de deux jeunes gens perdus dans le désert, puis à celle d'une poignée d'ados confrontés à une dramatique fusillade dans les couloirs de leur lycée, succède ici celle de Blake, musicien rock en proie à la dépression, ange blond et frère jumeau de Kurt Cobain, au sein d'une grande bâtisse gothique. Devenu comme étranger à sa propre existence, il finit par se suicider. Toute ressemblance avec le destin du leader de Nirvana, décédé en 1995, n'est bien évidemment pas fortuite...*

*Trop d'expérimentation tuerait-il l'expérimentation ? Toujours est-il que Gus Van Sant ne retrouve malheureusement pas ici l'inspiration fulgurante de ses deux précédents opus. En effet, malgré la distance que pouvait créer le dispositif à la fois narratif et formel qu'ils mettaient en place, Gerry et Elephant parvenaient à créer cependant une véritable empathie pour leurs protagonistes, à donner à ces corps prisonniers d'un espace devenu hostile (le désert, le lycée) une incarnation, notamment grâce à une caméra devenue soudain personnage à part entière et qui s'obstinait à les suivre sans relâche. Si Last Days reprend en grande partie ce schéma conceptuel, il échoue en revanche à créer une quelconque empathie envers son anti-héros. C'était sans doute d'ailleurs le but du cinéaste, qui filme Blake le plus souvent de loin ou de dos, lui laissant ainsi son statut d'énigme en refusant, à raison, toute explication psychologisante quant au moteur de ses actes.*

*Mais le projet révèle alors sa terrible inanité : comment se passionner pour ce corps zombifié, se heurtant aux murs, et marmonnant quelques vagues borborygmes incompréhensibles ? Ainsi, sa manageuse (interprétée par Kim Gordon, du groupe Sonic Youth) qualifie Blake de « cliché rock'n roll », et si Gus Van Sant a l'intelligence d'éviter en grande partie ceux traditionnellement associés à ce milieu (en gros, le « destroy »), il ne nous en épargne en revanche aucun de la descente aux enfers en chambre. Quant à Michael Pitt, s'il s'avère être un sosie hallucinant et halluciné de son modèle Cobain, son non-jeu irrite assez rapidement. Enfin, en utilisant à nouveau le principe de la boucle temporelle, qui reprend une même scène sous un angle différent, principe magistralement à l'œuvre dans Elephant (véritable film « circulaire » s'il en est), n'est-*

*ce pas pour le réalisateur comme un ultime aveu d'impuissance : celui qu'il n'a en fin de compte rien à dire ni à montrer et que, loin de sonder l'étrange magma circonstanciel qui mène finalement au drame, il comble les vides de son scénario comme il peut ?*

*On se consolera avec l'impressionnante tenue formelle du film, que ce soit dans son design visuel ou sonore. Les plus belles scènes du film sont d'ailleurs celles qui font intervenir la musique. Quelques scènes de comédie décalée créent également une respiration dans un film souvent difficilement respirable : voir ainsi ces interventions plutôt drôles d'un vendeur des Pages Jaunes puis de deux jumeaux mormons faisant du porte-à-porte. Last Days laisse néanmoins la désagréable impression d'une tentative ratée, d'autant plus incompréhensible et dommageable que le sujet semblait plus qu'approprié pour le réalisateur qui, de My Own Private Idaho en Will Hunting, a constamment démontré sa fascination renouvelée pour les égarements d'une jeunesse américaine en proie au trouble et au malaise existentiel. De même que son personnage principal se transforme littéralement sous nos yeux en fantôme, à mesure que la mort le gagne, Gus Van Sant n'a hélas ! réalisé qu'un fantôme de film.*





*Dead Man*

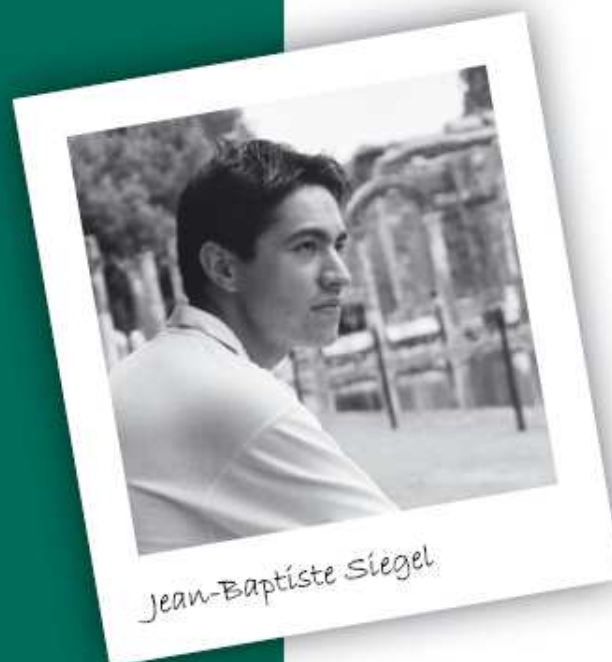


*Le Pacte  
des  
loups*



*Citizen Kane*





#### CRÉDITS PHOTOS

- p.18 : *Mulholland Drive*, David Lynch, 2000 © StudioCanal  
p.21 : *Batman Returns*, Tim Burton, 1991 © Warner Bros. Pictures, Inc. All Rights Reserved  
p.22 : *2001, l'Odyssée de l'espace*, Stanley Kubrick, 1967 © Metro-Goldwyn-Mayer Studio Inc. All rights reserved  
p.25 : *Eyes Wide Shut*, Stanley Kubrick, 1995 © Warner Bros. Pictures, Inc. All Rights Reserved  
p.26 : *Slow out*, Brian de Palma, 1991 © DR  
p.26 : *Jeux interdits*, René Clément, 1952 © StudioCanal  
p.72 : *Dead Man*, Jim Jarmusch, 1995 © PointBlank Films Inc. / Exoskeleton Inc.  
p.72 : *Le Pasteur des loups*, Christophe Gans, 2000 © StudioCanal  
p.72 : *Citizen Kane*, Orson Welles, 1940 © DR